N° 90 - DECEMBRE 1984
Nouvelle Série

Folklore de Champagne

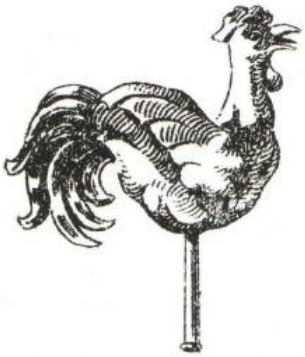
REVUE DES ARTS ET TRADITIONS POPULAIRES DE LA RÉGION CHAMPAGNE ARDENNE ÉDITÉE PAR LA SOCIÉTÉ DES AMATEURS DE FOLKLORE ET ARTS CHAMPENOIS S.A.F.A.C.

LE COQ DE CLOCHER

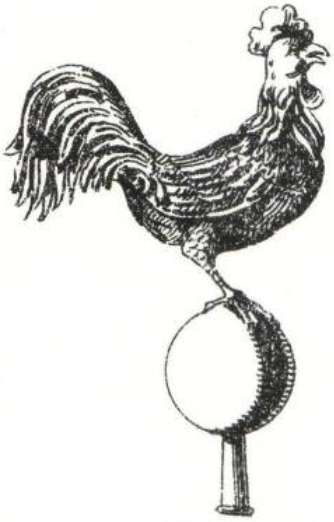
BIMESTRIELLE 20 FF

(Echelle de 0.05 par mètre)

GIROUETTES



N° 101. — Longr 0m60
Zinc brut. **52** »
— doré. **72** »
Cuivre rouge brut. **90** »
— — doré. **110** »



N° 100. Longr 0m65
Zinc brut. **40** »
— doré. **75** »
Cuivre rouge brut. **90** »
— — doré. **135** »

N° 99. Longr 0m50
Zinc brut. **33** »
— doré. **55** »
Cuivre rouge brut. **70** »
— — doré. **95** »

N° 2212. Longr 0m22
Zinc brut **8** »

N° 102. Longr 0m35
Zinc brut **11** »

N° 2211. Longr 0m55
Zinc brut **15** »

N° 530. Longr 0m80
Zinc brut. **70** »
— doré. **110** »
Cuivre rouge brut. **150** »
— — doré. **200** »

N° 307. Longr 0m60
Zinc brut. **65** »
— doré. **105** »
Cuivre rouge brut. **140** »
— — doré. **190** »

DECEMBRE 1984 **90** NOUVELLE SÉRIE

EDITORIAL

Notre couverture : le compagnon du Devoir, Didier Breton, présente le coq réalisé par lui lors de la promenade de Villy-le-Maréchal (1984).

Photo couverture IV : Maurice Renard de Creney réalise un coq de clocher (1980).

LE RENARD ET LE COQ

Monsieur de La Fontaine, en bon Champenois, n'eut pas désavoué ce titre. Pourtant ce n'est pas une fable. Maurice Renard fabrique des coqs ! Couvreur de son état, restaurateur de clochers, il s'est pris de passion pour ces volailles de cuivre.

Nous réalisâmes ensemble, en 1980, une émission T.V. avec Michèle Pigeon dont le sourire enchante les télespectateurs de FR3 Champagne-Ardenne. Puis une exposition itinérante parcourut la Région et même au-delà. Depuis nous sommes devenus amis.

A toi, Maurice, vieux renard, fier gaulois franc de gueule, fin buveur, grand gourmet et gros farceur, je dédie ces quelques pages.

Gilbert Roy

FOLKLORE DE CHAMPAGNE

Revue trimestrielle des Arts et Traditions populaires de la région Champagne Ardenne éditée par la Société des Amateurs de Folklore et Arts champenois. Siège social **safac** Les Grandes Chapelles 10170 Méry-sur-seine, tél. (16-25) 37.51.09.

Directeur de la publication Gilbert Roy, secrétaire Michèle Andrieux, trésorier Gérard Berhier.

Conseil d'Administration : Président d'honneur Jean Daunay, président Jean-Claude Pierson, vice-président Jacques Labarre, directeur régional Gilbert Roy, secrétaire Michèle Andrieux, secrétaire adjoint Michel Baron, trésorier Gérard Berthier, trésorière adjointe Nadine Dezaunay.

Les articles publiés n'engagent que leurs auteurs. Tous droits de reproduction interdis sauf autorisation de l'Editeur.
Impression offset Imprimerie Némont S.A. 10200 Bar-sur-Aube. Commission paritaire n° 53035. Maquette et mise en page Gilbert Roy.

SOMMAIRE

Cô, jau, pou ..... p. 5
Coqs et légendes ..... p. 9
Coq et symbole ..... p. 13
Coq et clocher ..... p. 17
Coq artisanal ..... p. 19
Coq et jeux ..... p. 25
Bel en cheit le 90e ..... p. 28
Jasées ..... p. 29
A lire et ouïr ..... p. 31
Les Flûteaux de Wassy ..... p. 32
Abonnement ..... p. 33
Carnaval sur la sellette ..... p. 35

L'U.R.A.Q.E.

(ASSOCIATION A BUT NON LUCRATIF, LOI 1901)

Des gens qui écrivent pour mieux faire connaître certains aspects culturels et économiques de notre région.

12, rue Emile GAUTHIER 10300 Ste Savine Tel. 79.55.22

EXPEDITION DANS TOUTE LA FRANCE

CHAMPAGNE

François CHAUSSIN

Récoltant

Rue Sous la Belle
10110 LANDREVILLE
TÉL. (25) 38.50.61

techniplan

LE SPÉCIALISTE DE LA REPRODUCTION

Tirage de plans

MATÉRIEL
FOURNITURES
BUREAU D'ÉTUDES

COPIE COULEUR ET FILM RETRO COULEUR

42 bis, Bld du 14 Juillet
43 bis, rue du Gal Saussier

TROYES

TÉL. (25) 73.27.47

GRUAU CARAVANES

CARAVANES RAPIDO

CONCESSIONNAIRE EXCLUSIF

LE CARAVANIER 2000

32, bd de Dijon
10800 ST JULIEN LES VILLAS
(25) 82.58.75

Ouvert tous les après-midi Samedi toute la journée

ET CAMPING CAR

FAITES SAUTER LE BOUCHON

Tu fiances, tu maries, tu baptises, et tu fêtes !...
A toi CHAMPAGNE DEFONTSOYES que reviennent les plus belles fêtes.
CHAMPAGNE DEFONTSOYES tu pétilles dans nos têtes...
Sur le coteau d'ESSOYES, c'est FONTETTE qui t'a vu naître.
CHAMPAGNE DEFONTSOYES, tu nous fais tourner la tête !...

CHAMPAGNE

Defontsoyes

FONTETTE
10360 ESSOYES
TÉL. : (25) 38.60.63

COUVERTURE
ZINGUERIE
PLOMBERIE
SANITAIRE
CHARPENTE

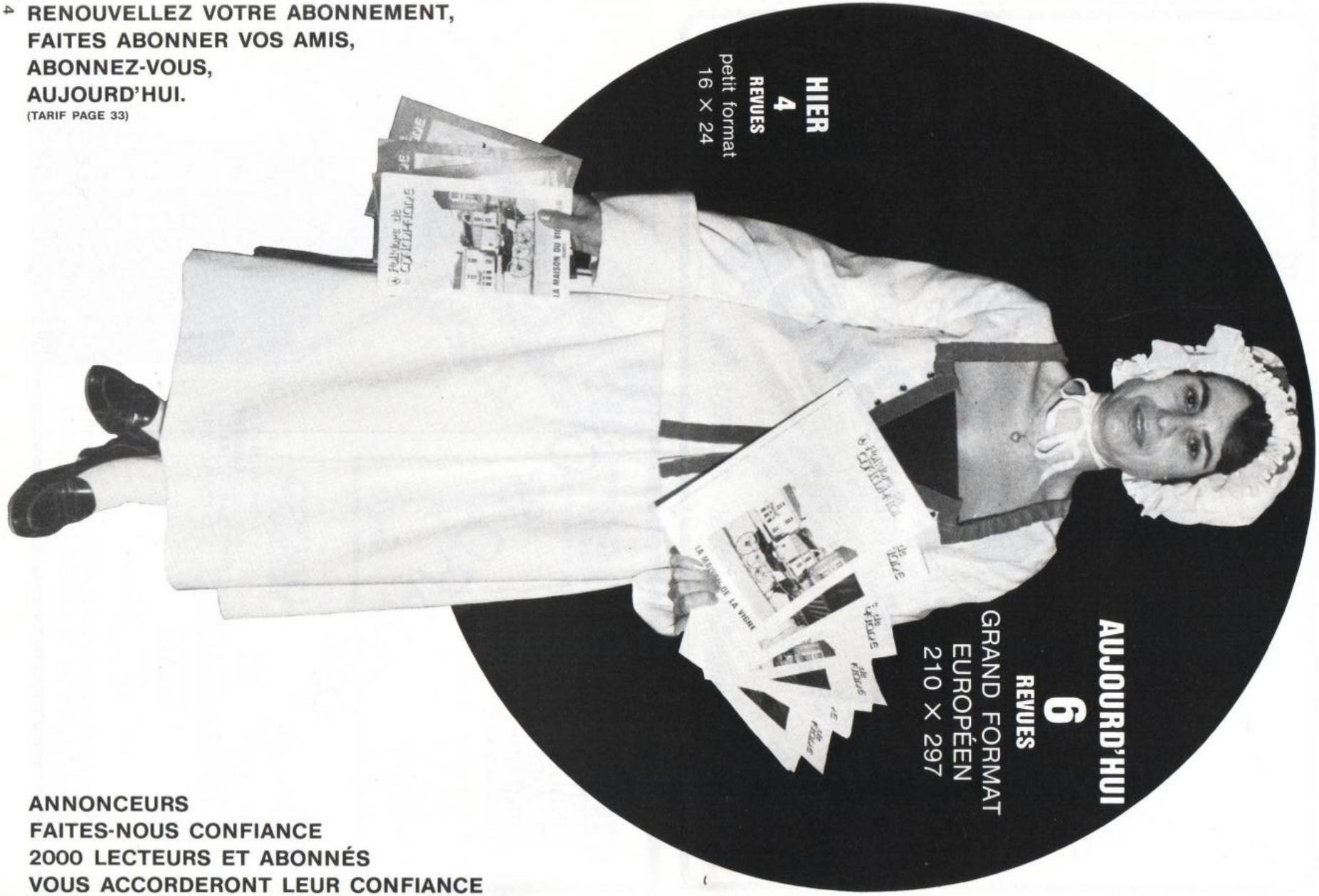
Robert RENARD & Cie

8, rue du Moulin
CRENEY
10150 PONT SAINTE MARIE
TÉL. (25) 81.17.18

SPÉCIALISE DANS LA RESTAURATION DES CLOCHERS
FABRICANT DE GIROUETTES ET DE COQS

Le coq retrouve son clocher restauré à la Loge-aux-Chèvres (Photo M. Renard)

RENOUVELLEZ VOTRE ABONNEMENT,
FAITES ABONNER VOS AMIS,
ABONNEZ-VOUS,
AUJOURD'HUI.
(TARIF PAGE 33)



ANNONCEURS
FAITES-NOUS CONFIANCE
2000 LECTEURS ET ABONNÉS
VOUS ACCORDERONT LEUR CONFIANCE

Basse-cour

Le coq domestique est issu d'une race sauvage asiatique dont le représentant actuel pourrait être le coq bankiva. L'homme aurait réussi à domestiquer ce volatile aux environs des années 5000 av. J. C. A partir de cette souche, par suite de croisements innombrables et de mutations naturelles, grâce ensuite à de savantes sélections réalisées au cours des sept millénaires, les paysans, puis les aviculteurs ont créé, de par le monde, une multiplicité de variétés telle qu'il n'est plus possible d'en connaître précisément le nombre.

Hormis pour les coqs de combat, la sélection des races s'est effectuée essentiellement à partir du paramètre alimentaire, viande et œufs. Exception faite du coq qui finira sa carrière en coq-au-vin, les autres mâles ne sont que des poulets ou, au pire, des chapons (1). Quant aux poulettes, elles changent fréquemment de sexe à l'instant où elles passent entre les mains du « cuistot » et deviennent, elles aussi, des poulets. A moins qu'on ne les mette à l'engrais, loin des coqs, pour en faire des poulardes rebondies.

En France, au XIXe siècle, les variétés élevées pour la consommation familiale et le commerce étaient la Crèvecœur ou poule normande du Calvados, la Bresse de l'Ain, la Flèche de la Sarthe et la Barbezieux de Charente. Quelques races étrangères étaient également réputées, notamment l'Anglaise ou Dorking, la Malaise, la Cochinchinoise et l'Indienne ou Brahmapoutra.

Pour la production des œufs il va sans dire que la poule a plus d'intérêt que le coq. Bien que, dans nos campagnes, on connaisse l'**œuf de coq** ! Il s'agit du nom donné au premier œuf, généralement mal formé, d'une poulette. Les meilleures pondeuses du XIXe siècle, que l'on appellait des **pondoures**, étaient la Poule commune, sorte de bâtarde à pattes grises dont le plumage variait du gris au noir en passant par le mêlé noir et blanc et la poule dite Russe-à-pattes-jaunes dont le plumage fauve ou brun roux ornait les basses-cours champenoises. Deux races étrangères étaient également réputées comme pondeuses, la Campine grise et blanche et la Poule d'Espagne, entièrement noire.

Au début du XXe, nos **basses-cours** champenoises, c'est-à-dire la partie basse de la cour des écuries par où le purin s'écoulait, accueillirent de nouvelles variétés avicoles, notamment la Faverolle aux oreillons piquetés de noir, la Sussex et deux cousines d'Amérique, la Leghorn blanche et la Wyandotte.

De la fin du XIXe au début du XXe, la race naine dite poule Bantam, qui pond des œufs semblables à ceux des pigeons, se mit à envahir les jardinets. Puis, durant l'entre-deux-guerres, la petite poule anglaise dite poule de Milady et, par confusion, **poule de Mélodie**, fit la joie des minibasses-cours des pavillons de banlieue.

Au siècle dernier, dans les meilleures conditions d'élevage, une poule pouvait pondre environ 130 œufs entre mars et novembre et consommait, bon an mal an, 40 litres d'avoine. Mais cette production était exceptionnelle et, en règle générale, chaque poule donnait à peine un cent d'œufs. Aujourd'hui, une poule en élevage industriel pond jusqu'à 280 œufs par an et les sélectionneurs pensent pouvoir lui faire encore augmenter ce record !

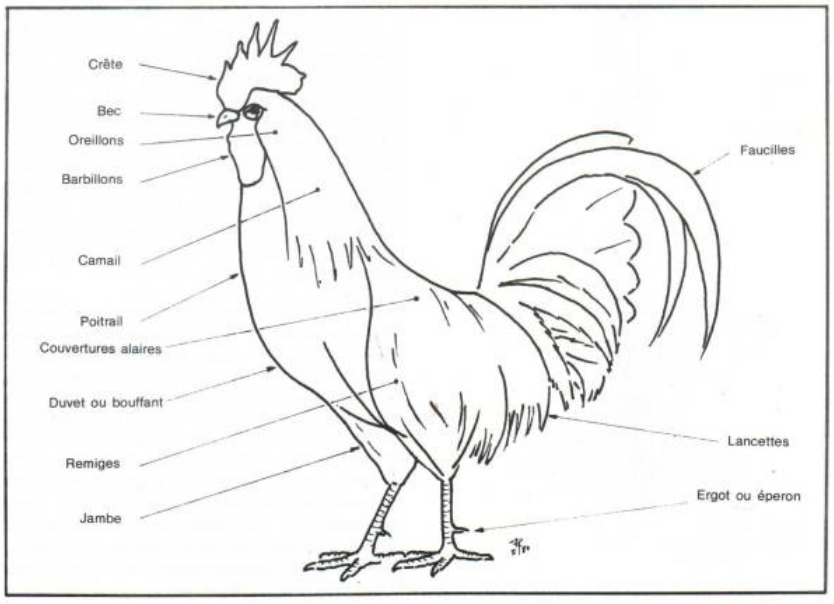
Toujours au XIXe siècle et jusqu'à l'apparition des couveuses artificielles on ne trouvait des poulets que d'avril à octobre. Pour « faire » un poulet de 3 livres, soit environ 1,5 kg, il fallait le nourrir au grain durant 4 mois. En Bresse et au Mans on pratiquait l'engraissement à l'épinette, c'est-à-dire que durant ses 40 derniers jours on plaçait le poulet dans une étroite cage en bois et on le gavait de pâtée de maïs. En 1984, il ne faut plus que 42 jours à un poulet de batterie pour atteindre 1,7 kg et « passer à la casserole ». A cette cadence on peut espérer que dans quelques années les poules pondront directement les poulets prêts à rôtir !...

Un coq gaulois

La richesse du vocabulaire qui s'y attache, montre que notre **cô** à profondément marqué la vie sociale de nos aïeux. Il leur a notamment servi d'élément comparatif pour la création de sobriquets, de surnoms qui, par la volonté des législateurs, devinrent des patronymes.

L'orthographe actuelle C.O.Q., fait toujours rire les élèves aux dépens du maître mais, plus anciennement, on trouvait *coc*. Ainsi en 1138, dans *La Vie de Saint Gilles*, cette locution *Faire le coc en pelu* c'est-à-dire « jouer au coq garni de poils » servait déjà à qualifier le beau parleur, le vieux beau ou le coureur de filles et sera à l'origine des surnoms **Lecocq** ou **Lecoq**.

Au XIIIe siècle un coquet n'est qu'un petit coq. Il faudra attendre le XVIe pour que ce mot prenne le sens figuré d'élégant qui cherche à plaire. De là viendront les patronymes **Cocquet, Coquet, Coqueteau, Cocteau** et **Coquot**. Il y aura ensuite extension au féminin et nos charmantes compagnes deviendront des **coquettes.** Puis par un glissement continu ce qualificatif s'étendra aux choses et l'on pourra parler d'un **appartement coquet.** Enfin par un détour curieux, une **somme d'argent**



Notule : Les termes en **caractères gras** indiquent les mots usités en Champagne.

Physallis Alkekenge
Coqueret

Tanaisie commune
Herbe-au-coq

Rhinante
Crête-de-coq

Arum tacheté
Quille-de-coq

coquette deviendra un gain intéressant. Ce n'est que vers 1650 que la **coquetterie** sera synonyme d'élégance et plus tardivement encore que l'on s'habillera **coquettement.**

Au Moyen-âge, le petit coq était également un *coquerez* ou *coqueret*, d'où les surnoms **Coquerel, Coquerelle, Cocrelle**, mais aussi le nom populaire du *Physalis alkekengi* dont le fruit est entouré d'un calice orangé comme la crête d'un coq, le **cocret** ou **amour-en-cage**. A Bouilly (Aube) on dit **cacarange, cocarange** et l'on peut penser que dans ce cas il pourrait y avoir eu contraction de coque orange (?). La **coquerelle** ou **coquelourde** est l'anémone pulsatille, *Anemona pulsatilla,* avec laquelle on colorait les œufs des **roulées** en violet et dont l'infusion est un calmant qui vous conduit directement à la paix du cimetière !

Dès le Moyen-âge, le jeune coq, qui, décidemment, aimait à faire parler de lui se nommait aussi *cochet, cochez, cochey.* On peut lire, en 1210, dans le *Recueil de vers de Dolopathos :*

Fame samble couchet à vant
Qui se chainge et mue sovant.

autrement dit la femme est comme le coq de la girouette qui change et remue souvent... En Champagne on connaît le **couchet** ou **couchri** ainsi que les patronymes **Cocheteaux, Cocheteux** que l'on prononce **Cochto, Cochteu.** On connaît aussi le **cochelet** ou **cochlet,** nom donné à la fête de la vendange car, dit-on, la tradition voulait que l'on fasse boire du vin nouveau à un jeune coq.

Il ne faut pas confondre ces derniers signifiants avec *cocher, cocherel, cochereau* qui, bien que phonétiquement très proches, désignaient au XIIIe siècle l'éleveur de coqs.

Par contre, **Cochin** et **Cochinard** sont des diminutifs ayant une intention péjorative certaine. De même que **cocard, coquard,** qui au XIIe signifiait méchant coq, sot, nigaud prétentieux. On retrouve cependant le patronyme **Coquard** dans le *Rôle des fiefs de Champagne* de 1249... Quant au *coquâtre* du XVIe, c'est un chapon, du latin *capo, caponis,* coq châtré.

J'ignore si le coq a toujours *coqueriqué* de même façon mais, au XVIe il chantait *coquerycoq, coquerico,* avant de faire **cocorico !** Qu'importe le ramage si on a le plumage. Si en Champagne on utilise le terme **cocter** pour dire que le coq côche les poules, au XVIIe siècle l'homme pouvait *coqueter,* se pavaner comme un coq, faire sa cour et échanger des propos galants. Au risque de se heurter à un concurrent vindicatif qui, d'un coup de poing en pleine figure, lui décorait l'œil d'un magnifique **coquart, coquard,** le transformant en **Coco-bel-œil.**

Notre vialin **cõ,** le **cocard,** semble aussi être à l'origine du *cocardeau* du XVe, devenu par contraction **cocardio** en Champagne (2), qui orna, sous forme d'une touffe de plumes, les bonnets à la cocarde du XVIe siècle et la coiffure des soldats croates de Louis XIV. La **cocarde tricolore,** plus récente, date de la Révolution. C'est Camille Desmoulins qui plaça, dit-on, le premier, une feuille de tilleul ronde à son chapeau. Le lendemain, la milice bourgeoise adoptait comme signe de ralliement une cocarde bleu et rouge aux couleurs de la ville de Paris. Deux jours après la prise de la Bastille, le 16 juillet, La Fayette prenait le commandement de cette milice parisienne dont une bonne fraction était constituée par les anciens gardes-françaises en livrée du roi, bleu, blanc, rouge. Par une curieuse coïncidence, le drapeau américain sous lequel La Fayette avait servi était également à ces trois couleurs. A sa requête, le 2 août 1789, l'Assemblée des représentants de la commune inclut le blanc dans la cocarde de la milice qui allait devenir la garde nationale. Pour prouver leur civisme les ci-devants citoyens civils adoptèrent à leur tour cet emblème devenu national. Comme on en n'était pas aux demi-mesures, la cocarde tricolore devint obligatoire pour se rendre à l'étranger et l'on décrèta que tous ceux qui en porteraient une autre seraient guillotinés, sans doute pour leur apprendre le savoir-vivre... Il faudra attendre 1858 pour que les patriotes « à tous crins » deviennent des **cocardiers** et si, déjà au XVIIIe, on trouvait cette mode assez **cocasse,** la **cocasserie** n'apparut qu'en 1836.

Voilà déjà, nous semble-t-il, un beau répertoire. Mais, « coq » a permis également de construire des mots composés.

Vers 1220, dans les œuvres de Gautier de Coincy, on trouve *li fous vilains, li coquebers. Coquebers, coquebert* désignait un individu impertinent. Il semble avoir été formé à partir de coq et *bers,* berceau, d'origine gauloise. Un coq au berceau, n'est-ce pas un niais impertinent ? Quant au *coquefabue* du XIIIe siècle, il s'agit bien sûr d'un coq fabuleux, animal grotesque et imaginaire qui symbolisait les fourberies et le mensonge. La *coquecigrue,* autre baliverne, est sans doute née du mariage d'un coq et d'une grue au XVIe. **Coqsigrue** désigne également la plante appelée buigrane jaune, *Ononis Natrix.* **L'herbe-au-coq** est la tanaisie vulgaire, *tanacenum vulgare,* dont l'infusion est souveraine pour les vers intestinaux.

Le jeune niais, le *coquebin,* anciennement *coqueblin, coqblin* est un *coq-blin,* un coq-mouton car le **belin** ou **blin** était au XIIe un autre nom du mouton. Toujours connu en Champagne, **belin** est issu du latin *balare,* bêler, sans doute originellement onomatopée du cri de l'animal.

Le **cochevis**, dès 1320, était le nom de l'alouette huppée. C'est, de par sa huppe, sa « crête », une alouette à visage de coq. **Vis,** au XIe siècle, désignait la face, le visage, du latin *visum* de *videre,* voir. De là nous est restée l'expression être en **vis-à-vis** ou, si l'on préfère, nez-à-nez.

Papaver rhoeas, le **coquelicot,** fleur de la famille des papaveracées, bien connue des cocardiers qui la mettent en bouquet avec le bleuet et la marguerite, tiendrait son nom d'une altération de cocorico. En Champagne on le nomme **cocardio, pavot,** du latin *papaver,* ou **ponceau.** Toutefois il faut rester prudent vis-à-vis de cette éthymologie car il semblerait qu'en celte cette plante se nommait *calocatonos.*

Nous nous permettrons, ici, une digression car il apparaît que ces fleurs des moissons : bleuet, marguerite, coquelicot et adonis, sont les victimes préférées des desherbants et il serait peut-être bon d'envisager, dès maintenant, une protection de cette flore si l'on veut ne pas en conserver que le souvenir... Et ce serait bien dommage pour les amoureux qui ne pourraient plus effeuiller la marguerite en récitant « *Tu m'aimes un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, pas du tout* » ni même faire

« péter » un pétale de cocardio posé sur le poing en le frappant de la paume de l'autre main pour connaître, selon l'intensité du claquement, l'intensité de l'amour qui les unit.

La **coqueluche,** cette maladie contagieuse infantile dont la toux convulsive est dite « **chant-de-coq** » ne doit pourtant rien au coq. En fait au XVe siècle ce terme désignait d'une façon plus générale ce que nous appelons aujourd'hui la grippe. Pour en combattre les manifestations fébriles on se couvrait chaudement d'un capuchon que les latinistes nommaient *cucullus* et les gens du Moyen-Age *coqueluche*. Au XVIIe, il n'était déjà plus nécessaire d'être **coquelucheux** pour **avoir la coqueluche** car cette locution signifiait **avoir le béguin,** être amoureux. Enfin par une dernière extension, les personnages en vogue et les « belles poules » devinrent les **coqueluches de la ville.**

Ceci nous amène à parler des expressions populaires, également nombreuses, où le coq est le sujet principal.

Etre heureux comme un coq en pâte peut sembler saugrenu si l'on ignore qu'à l'origine et jusqu'au XVIIe, un *coq en paste* était un coq mis à l'engrais et choyé à grands coups de pâtée nourrissante. L'oubli de ce sens premier a créé l'équivalent sémantique *Coquenpot, Coquempot* (coq en pot) devenu patronyme et l'expression, que nous avons entendue récemment, **heureux comme un coq en plâtre** !

L'homme qui se voulait être le plus important ou le plus admiré était déjà au XVIe siècle, le **coq du village.** J'ai mémoire d'une de mes grands-mères haut-marnaises qui disait, lorsqu'elle autorisait un garçon à sortir en soirée : **Ravoindez vos gallines, j sortins min cô** ! rentrez vos poules, je sors mon coq ! Autant dire qu'après une telle annonce on pouvait **se redresser comme un jeune coq** et passer la nuit en fête pour **rentrer au chant du coq,** au point du jour.

Lorsqu'une personne a le visage qui s'empourpre sous l'effet de la chaleur, de la colère ou de la honte, on lui dit qu'elle devient **rouge comme un coq.** Elle rougira d'autant mieux si, en examinant ses jambes un peu grêles, vous lui dites en guise de compliment qu'elle a **des mollets de coq** ! A Méry-sur-Seine (Aube) on appelle d'ailleurs l'arum tacheté, *arum maculatum,* une **quille-de-coq.**

Nota bene, ces expressions sont à éviter avec un boxeur pesant 53,525 kg, appartenant donc à la *catégorie poids coq*...

Puisque nous en sommes au sport, profitons en pour signaler que les archers connaissent bien **la plume de coq**, une des plumes de l'empennage de la flèche, de couleur généralement rouge ou noir, qui sert de repère au tireur (3).

Enfin la rhinanthe, *Rhinantus crista-galli,* « mauvaise herbe » de la famille des scrofulariacées se nomme populairement **crête-de-coq**, terme qui désigne également en médecine un type de végétation atteignant les parties génitales...

Autant dire que nous sommes en train de **passer du coq à l'âne.** L'expression populaire, plus précise, **sauter du coq à l'âne** correspond à l'ancienne formulation du XVe siècle. Plus anciennement, au XIVe, cela se disait *saillir du coq en l'asne.* Les verbes saillir et sauter étaient autrefois synonymes et provenaient du latin *salire, saltare.* L'un et l'autre avaient, en sus du sens de bondir, la signification que tous les éleveurs connaissent. Evidemment on voit mal la saillie d'un coq et d'un âne. Mais le double sens va plus loin car il y eut, à un certain moment, confusion entre âne, *asne* de *asinus* et *ane* du latin *anas,* canard ! Confusion du menuisier qui utilise un **bédane** ou **bec-d'ane,** c'est-à-dire un ciseau en forme de bec de canard et non en naseau d'âne. Confusion aussi du coq qui, dans ses transports amoureux, saute sur un canard au lieu de saillir une poule.

Et puisque nous en sommes aux confusions,disons tout de suite, que le *coq* qui fait la cuisine dans la marine, n'a rien à voir avec le volatile. Son nom vient du néerlandais *kok.* L'italien *cuoco* a le même sens et vient du latin *coquus,* cuisinier, dérivé de *coquere,* cuire. Au XIe siècle ce cuisinier était un *cous* et, à partir du XVIe, il est devenu notre **maître-queux**, grand spécialiste du coq-au-vin.

Tout ceci ne nous dit pas pourquoi un coq s'appelle un coq !

Si l'on se réfère aux définitions classiques on constate qu'elle s'accordent toutes pour admettre que coq est un dérivé de l'onomatopée cocorico. Pourtant, d'autres oiseaux qui ne coqueriquent point portent ce même nom. Ainsi connaît-on le **coq-de-bruyère** ou tétras, le **coq-faisan,** qu'en vieux français ou nommait *coq-limoges,* le **coq-perdrix**, le **coq-de-roche** ou rupicole d'Amérique du Sud et le **coq-d'Inde,** notre **cô-d'Inde** ou **coudrou**, le dindon. Une remarque s'impose. Dans tous les cas cités, coq est synonyme de mâle. Or, Edelestand du Meril l'avait déjà noté en 1852 dans son *Essai philosophique,* le mot gaelique *coileach* a conservé ce même sens de mâle des oiseaux. Ne pourrait-on pas admettre qu'un signifiant celtique — que nous ne connaissons pas — serait à l'origine éthymologique de ce nom ? Ainsi notre coq serait encore plus gaulois qu'on ne le croit !

Deux coqs romains

L'ancien dialecte champenois connaît un autre terme pour désigner le coq, c'est le **jau.** Au Xe siècle on disait *jal* ou *gal,* première syllabe du latin *gallinaceus, gallus,* coq. La classification scientifique a par ailleurs adopté ces signifiants puisque notre volaille est du genre *gallus gallus* et de l'ordre des galliformes. Il est toutefois de la famille des phasianidés, c'est-à-dire des faisans, du grec *phasianos ornis,* oiseau du Phase, en Colchide, pays de la Toison d'Or. Pour en revenir à notre jau romain, il poussait son *gallicinium* chaque matin pour réveiller son *gallinarius* qui venait le soigner dans son *gallinarium.* Sa poule, la *gallina,* est devenue en champenois la **galine.** C'est aussi un jeu d'enfant qui se pratique avec un palet (4). On disait en français du XIIe, une *galine* ou *geline, glin, genille.* Et voilà pourquoi la **poule-des-bois** est aujourd'hui une **gelinotte.** On payait — en ce temps — un impôt sur les poules, le *gelinage,* et au XIIIe les messieurs quelque peu effeminés étaient *si feminins, si gelinas.* Le poulailler, *gelinier* ou *gelinerie,* a été remplacé en champenois par le **jou**, du francique *jok,* vieux français du XIIe, *joc, juc,* perchoir. L'ancien *jocquier, joschier,* **juchier** est à l'origine du français jucher. Les **jouguettes, jouquettes**, ou **jougats** sont, en Champagne, non seulement les barreaux du perchoir ou **les galines vant juquer,** mais aussi les baguettes du tambour.

Coquelicot
Cocardio

Ononis natrix
Coqsigrue

Lottier corniculé
Pied-de-poule

Anémone pulsatille
Coquerelle

Nous avons vu précédemment que coq avait servi « d'étalon comparatif » pour créer des mots populaires. Il en avait été de même en latin puisque *gallicrus* désignait la renoncule « pied-de-coq » et que l'alouette huppée, le cochevis, se nommait *galerita*.

Autrefois notre pays s'appelait la Gaule et ses habitants les Gaulois, c'est César Jules qui l'a, presque, dit en latin. En fait, nos ancêtres se nommaient *Vallah, Walha* ou *Volac* et habitaient une région dite *Pays des Walh*. Les Anglais disent toujours *North Wales, South Wale* pour le Pays de Galles Nord et Sud et *Welshmen, Welshwomen* pour les Gallois et Galloises. Quant aux Allemands, s'ils disent *gallisch, Gallier, Gallien*, ils nous considèrent également *Welsch*. On connaît aussi les *Valaques* de la *Valachie* danubienne et les *Wallons* de la Wallonie belge.

Ce sont les romains qui, en gutturalisant la vélaire, ont appelé notre pays *Gallia*, Gaule et ses habitants *Galli, Gallus*, Gaulois et ils furent surpris, eux qui ne portaient que des sandalettes, de voir les autochtones *gallicus* porter des chaussures qu'ils s'empressèrent de nommer *galliculae, gallicae*, des **galoches.** Le terme français de gaulois n'apparaît d'ailleurs qu'au XVe siècle et il faudra attendre le XVIIe pour qu'il prenne le sens grivois que nous lui connaissons. Ce n'est enfin qu'à partir de 1875 que l'on pourra dire des *gauloiseries* et c'est le 10 avril 1910 que naîtra la « *cigarette Gauloise* ».

Et notre Coq gaulois ?

Il est évidemment né du jeu de mots latin *gallus-coq* et *gallus-gaulois*. Quant à dire que ce sont les Romains qui réalisèrent ce calembour, il y a un pas que je me garderai de franchir. En effet ceux-ci étaient, hélas pour nos aïeux, les vainqueurs. Comme tous vainqueurs, s'ils étaient tentés d'affubler le vaincu d'un surnom, celui-ci ne pouvait être que péjoratif ou, au mieux, ironique. Or je ne vois, en latin, aucun mot à racine *gall* ou approchante ayant ces caractères. *Galea* est une huppe de poule ou le casque qui arme le *galeatus, galericulum*, une casquette ou une perruque qui couvre le chef d'un *galeritus* et *galerus*, un bonnet de femme dont nos étudiants feront un **galurin**...

Il apparaît plus vraisemblable que le coq gaulois, adopté comme symbole de la France au XVIIIe siècle, est né, à cette époque, de par la volonté d'un clerc en mal de mot d'esprit latin...

Un autre signifiant désignant le coq était encore autrefois connu en Champagne, le **poû**. Au XIIIe siècle on disait *pol, poul, pouil*. Tous ces mots sont dérivés du latin *pullus*, petit animal. A la lumière de cette éthymologie on s'explique mieux l'expression **fier comme un poû.** Le poû en question n'a rien de commun avec le pou qui hante la tête des écoliers, ni avec celui qui servit de « passe-temps » aux poilus de 14-18. D'autant que l'expression locale ancienne était **fier com eun poû su san fumier.** L'oubli de ce sens premier a fait que l'on entend dire aujourd'hui **fier comme un pou sur un chigon** ! Ce qui — soi dit en passant — n'est guère flatteur pour le coq... et pour la femme.

A propos de fumier, je ne peux faire autrement que de citer cette histoire en forme de devinette qui a égayé ces dernières années :

Pourquoi les Français ont-ils choisi le coq pour emblême ?

Réponse :

Parce qu'il chante encore quand il a les deux pieds dans la merde !

Et puisque nous sommes dans le scabreux, signalons que le terme obscène, **popol**, rappelle bien le coq qui se redresse (5).

Au XIIe siècle, la femelle du poû était une *pole*, au XIIIe une **poule,** du latin *pulla*, féminin de *pullus*. Dès le Xe une *pole* était également une jeune fille mais il faudra attendre 1923 pour que le « *Larousse* » reconnaisse qu'une poule peut aussi être une maîtresse. Quant au *jeu de la poule*, il est du XVIIe siècle.

La jeune poule est une *pucyne, polcine, polete*, **poulette** au XIIIe et le poussin un *polein, pulcin*, du latin populaire *pullicinus*, de *pullicenus* dérivé de *pullus*. En élevage de plein air, la crainte des rapaces obligeait à tenir la poule et ses poussins dans une cage à poulets en osier, un **bonnton** ou **beuntron,** en vieux français *banastre*, issu du gaulois *benna*, benne en osier.

Le poussin devenu grand est déjà un **poulet** au XIIIe mais ce n'est qu'au XVIe que le **poulet** sera un message galant parce que, dit-on, on pliait cette missive de sorte que les angles forment deux petites ailes. C'est peut-être l'ancêtre de la **cocotte en papier** des fonctionnaires (?), **cocotte** étant l'onomatopée enfantine du gloussement de l'oiseau, avant d'être le qualificatif des dames galantes du XIXe. J'ignore pourquoi les agents de police municipaux sont également des **poulets,** mais cela tient peut-être aussi à ce qu'ils distribuent des missives, couramment dénommées, *contredanses*, qui se posent sur les pare-brise de nos véhicules comme de légers *papillons*...

La volaille au XIIIe était de la *polaillerie*, de la **poulaille** qui vivait d'abord dans une *poletrie* puis, à partir du XIVe dans un **poulailler.** Les fermiers ont toujours craint l'intrusion d'un renard ou d'une fouine dans le poulailler mais également celle du gitan de passage, du romanichel, que l'on traitait de **voleur de poule.** Au XVIIIe on redoutait aussi celle du mercenaire allemand que l'on disait être un voleur de coq, en allemand *Schnapphahn*, devenu en Champagne **eun chnapan** et en français un *chenapan*.

Si la **poule d'eau** était connue en 1530, la **poule mouillée** ne fut un couard qu'au XVIIe. La *pollarde*, **poularde**, grasse et dodue apparut à la fin du XVIe et, au XVIIe, le **blé poulart** ou *poulard* avait des grains, paraît-il, aussi dodus que les poulets.

La poule **couvoure**, couve, du latin *cubare*, être couché. C'est une **couva**. Une mauvaise couveuse est une **couvasse**, terme qui qualifie également une femme un peu trop prompte à se rebiffer. A l'enfant trop curieux on répond **Qui qu'a pondu, qui qu'a couvé, qui qu'a éclot l'poussin.** Tandis que celui qui s'embrouille dans un flot de paroles pour dissimuler sa faute s'entend dire **Poule qui glousse, poule qui pond.** Quant au petit chafrognat qui fait la moue devant son assiette, on ne manque pas de lui faire remarquer qu'**une bouche en cul de poule** lui va fort bien...

On met ordinairement treize œufs dans le nid et on y adjoint parfois un fer à cheval pour éviter aux germes d'être tués par l'orage (?). Si un œuf **ne prend pas,** c'est-à-dire ne donne pas de poussin, c'est un **œuf claire** dont le **jaune**, le *vitellus*, n'a pas de germe. Par abus on en déduisit qu'il ne contenait que du **blanc d'œuf,** le **glaire** ou **claire,** du latin populaire *clarea*, de *clarus*. Si, par contre, en le mirant, on constate qu'il est opaque, c'est un **œuf pouna**, punais. On disait au XIIe *pudneis*, du latin *putinasius*, composé de *putire*, puer et *nasus*, nez. Ce qualificatif est également appliqué, péjorativement, aux couples sans enfant et aux individus stériles.

Pour inciter les poules à pondre en un endroit précis, on y dépose un nichet, œuf artificiel, que l'on apelle un **nio** ou **niais**, ce mot ayant la même origine latine, *nidus*, nid, que le niais français. Malgré cela il arrive qu'une poule crée un nid sauvage. Dans ce cas on n'y trouve généralement que des **œufs couvis.** Cet adjectif sert aussi à qualifier l'odeur de relent, le **couvi**, que l'on hume dans les pièces trop longtemps closes ou dans les poulaillers.

Chacun connaît le tissu *pied-de-poule* dont on fait robes et manteaux. Mais, **pied-de-poule** désigne aussi le lotier corniculé, *lotus corniculatus*, une plante fourragère et la renoncule des champs ou **bassinet,** *ranunculus arvensis*, que l'on ne peut pas confondre avec le **pas-de-poule** ou lamier amplexicaule, *laminum amplexicoule*.

Maintenant, si vous aimez vous faire **poulotter** et être appelé **poulot, poulotte** ou **coco-poulot,** sachez qu'il a fallu attendre le XVIIIe siècle pour être ainsi couvé de tendresse.

Quant à moi j'espère que cette avalanche de mots ne vous a pas **donné la chair de poule** !

N'oubliez pas
de noter
notre
NOUVELLE ADRESSE
merci

safac

LES GRANDES CHAPELLES
10170
MERY SUR SEINE

☎ (16 25) 37 51 09

Contes pour enfants

Les contes s'adressent aux enfants. Se référant à une époque « où les animaux parlaient » ils sont essentiellement merveilleux et entretiennent le besoin d'imaginaire indispensable à l'éveil de la pensée. Ils ne sont donc ni instructifs, ni nécessairement moralisateurs au sens strict des termes mais, sont un véhicule indispensable aux besoins affectifs de l'enfant.

Il est également important de concevoir que dans l'ancien système familial, la garde et l'éducation des jeunes étaient confiées aux grands-parents. Par commodité d'abord, leur âge ne leur permettant ni aux uns ni aux autres, d'effectuer de gros travaux. Par nécessité ensuite, car les « vieux » avaient acquis une maturité d'esprit les rendant aptes à enseigner la tradition. Habituellement, les tout-petits et les fillettes restaient avec la grand-mère, tandis que les garçonnets suivaient le grand-père. Ce décalage de génération entre « l'instructeur » et « l'élève » explique en partie la lenteur de l'évolution des mentalités en milieu rural mais, assurait une meilleure homogénéïté du noyau familial dans une société qui n'avait nul besoin de « crêches » ou de « club du 3e âge ».

Petite-Poulette (6)

Une fois, dans une pauvre petite ferme d'un pauvre petit village, il y avait une pauvre petite poulette qui ne mangeait pas tous les jours à sa faim. La fermière n'attachait pas son chien avec des saucisses ! Elle était bien trop pauvre pour le faire et même trop pauvre pour donner du grain à Petite-Poulette. Que vouliez-vous que fit celle-ci ? Elle se trouvait bien obligée de chercher sa nourriture elle-même, où elle le pouvait.

De temps en temps, Petite-Poulette poussait une pointe jusqu'au bout du jardin, quand elle voyait la porte ouverte. Elle y mangeait des vers et des limaces et même, quelquefois il lui arrivait de déchiqueter les laitues ou de déterrer les petits pois frais semés. Mais la fermière n'aimait pas ces façons là et, la trique en main, chassait Petite-Poulette du jardin. Aussi, son vrai domaine, était-ce la cour de ferme où, dans un coin, un beau tas de fumier lui servait de garde-manger.

Un jour qu'elle se sentait le gésier tout plat, plus plat que le plus plat des cailloux de la rivière, Petite-Poulette grattait son tas de fumier avec ardeur. Elle y faisait pleuvoir les coups de bec et les coups de pattes qui tombaient drus comme des grêlons au mois d'avril.

A force de retourner le fumier, elle arriva au fond du tas. Et ce qu'elle découvrit au bout de son bec, à défaut d'un gros ver bien appétissant, ce fut une bourse remplie de belles pièces d'or. Petite-Poulette, malgré sa petite cervelle, comprit que c'était là une petite fortune ou même une grosse. Oubliant sa faim, elle compta les pièces, en trouva cent... Et folle de joie, plus fière aussi que le plus fier des coqs du village, elle courut partout annoncer la nouvelle.

Au même moment, le roi passait dans le pays. Il entendit les cot-cot-cot-codett de Petite-Poulette. Il lui demanda ce qu'elle avait à crier de la sorte. La réponse de Petite-Poulette ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd. Le roi avait justement grand besoin d'argent. Eh oui ! cela peut arriver aux rois aussi bien qu'au dernier de leurs sujets. Et ce roi-là dit à Petite-Poulette :

— Prête-moi ces cent écus. Je te les rendrai dans trois mois.
— Je veux bien, répondit-elle, mais vous me paierez des intérêts.
— Promis, fit le roi.

Il empocha les cent écus, puis il s'en fut au galop de son cheval vers son château. Petite-Poulette s'en fut vers son tas de fumier, d'où elle se mit à toiser tout le monde avec insolence, en poussant des cot-cot-cot-codett du matin au soir.

Les trois mois passés, et bien passés, Petite-Poulette dut rabattre un peu son caquet. Le roi ne donnait pas signe de vie. Il avait peut-être autre chose à penser, se dit Petite-Poulette. Un roi, ce n'est pas n'importe qui, et cela doit avoir mille affaires à régler. Elle attendit ses cent écus.

Au bout de quatre mois, ne voyant rien venir, ni écus, ni nouvelles du roi, Petite-Poulette s'inquiéta. Elle prit un morceau de papier, s'arracha sa plus belle plume qu'elle trempa dans l'encre et écrivit un petit billet où elle disait au roi :

Cot-cot-cot-codett
Faut payer vos dett

Elle ne reçut pas de réponse. Elle écrivit encore une fois, deux fois, sans plus de succès. N'y tenant plus, un beau matin, elle déclara :

— Je vais les chercher, mes cent écus, et bon gré, mal gré, il faudra bien que le roi me les rende.

Avec soin, elle lissa ses plumes, lava son bec dans une flaque d'eau, se frotta les pattes sur une pierre pour qu'elles soient bien nettes, et prit la route du château. Chemin faisant elle rencontra compère le loup qui lui demanda :

— Où va-tu donc, de si matin, Petite-Poulette ?
— Je vais chez le roi ; cent écus me doit !
— Emmène-moi, veux-tu. Le chemin est long. Je te tiendrai compagnie.
— Pourquoi pas. Grimpe dans mon cou.

Un peu plus loin, ce fut compère le renard qui se présenta. Lui ayant fait une belle courbette, il dit à la voyageuse :

— Où va-tu donc, Petite-Poulette ?
— Je vais chez le roi, cent écus me doit !
— Oh, oh. J'aimerais bien le voir, le roi. Ne m'emmènes-tu point ?
— Si tu veux, grimpe dans mon cou, mais ne te bats pas avec le loup qui s'y trouve déjà !
— N'aie crainte, le loup est mon ami.

Petite-Poulette repartit. Le loup et le renard étaient un peu lourds à porter, mais, vaillante, n'y pensait guère, n'ayant en tête que ses cent écus, les intérêts et le souci qu'elle en avait. Elle s'approchait du château du roi. Du haut d'un orme, un gros corbeau dit à Petite-Poulette :

— Kroâ ! kroâ ! Où vas-tu donc ?
— Je vais chez le roi, cent écus me doit !
— Kroâ ! kroâ ! Si tu veux me prendre, je vais avec toi !
— Volontiers. Grimpe dans mon cou, où tu tiendra compagnie au loup et au renard si ceux-ci le permettent.
— Qu'il viennent, répondirent en même temps les deux compères. Plus on est de fous, plus on rit.

Ils riaient de bon cœur. Mais Petite-Poulette ne riait pas. Elle n'en avait guère envie. Mettez-vous à sa place. Et je ne sais si, pendant ce temps, le roi riait. En tout cas, il n'avait pas lieu de le faire parce que

ce n'est pas honnête, même pour un roi,d'emprunter cent écus et de ne point les rendre. Et il n'y a pas là de quoi rire.

— Taisez-vous, dit Petite-Poulette, au loup, au renard et au corbeau qui n'arrêtaient pas de plaisanter bruyamment dans son cou. Chut! On arrive au château.

Elle entra d'un pas si décidé que les gardes la laissèrent franchir la porte sans lui demander ce qu'elle voulait. Elle alla se planter devant le roi en criant très fort :

— Cot-cot-cot-codett,
Faut payer vot'dett

Le roi se mit dans une grande colère. Et il cria très fort, lui aussi :

— Poule affreuse qui se permet de me parler de la sorte! Hola! mes gens, jettez-la au poulailler! Elle est trop maigre pour l'instant. Quand elle sera devenue à point, vous me la ferez cuire.

Au poulailler, Petite-Poulette ne fut pas mieux reçue. C'était une étrangère et les autre poules le lui firent bien voir. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, elle reçut cent coups de bec au lieu des cent écus que lui devait le roi. Pauvre Petite-Poulette. Elle appela :

— Renard, cot-cot-cot-codett,
Sors de ta cachette!

Le renard avait grand faim. Il ne lui fallu pas longtemps pour étrangler et croquer toutes les poules du poulailler, sauf Petite-Poulette qu'on retrouva seulette au milieu d'un gros tas de plumes.

Voyant cela les gens du roi l'attrapèrent par une aile et la jetèrent dans la bergerie. Les brebis ne la reçurent pas mieux que les poules. Sans lui laisser la moindre place elles allaient l'étouffer. A nouveau, elle appela :

— Bon loup, cot-cot-cot-codett,
Sors de ta cachette!

Le loup n'avait pas moins faim que le renard. Des trente ou quarante brebis de la bergerie, il n'en fit, pour ainsi dire que trente ou quarante bouchées. Et c'est toute seulette qu'on retrouva Petite-Poulette au milieu d'un gros tas de laine. Quand le roi fut prévenu de la chose, il se fit amener Petite-Poulette et il dit à ses gens :
— Arrachez-moi une à une toutes les plumes de cette vilaine bête. Et quand vous aurez fini, vous lui enfoncerez une à une toutes ses plumes dans son vilain bec.

Entendant cela, que fit Petite-Poulette ? Elle appela encore :

— Corbeau, cot-cot-cot-codett,
Sors de ta cachette!

Le corbeau ne fut pas long à sortir. Depuis qu'il était caché tout recroquevillé dans le cou de Petite-Poulette, il avait hâte de retrouver ses aises. En trois coups d'ailes, il alla se percher sur la tête du roi. Il y enfonça ses griffes. Il y planta son bec comme dans un vieux fromage.

Le roi surpris, hurla de douleur :

— Grâce, grâce!
— Kroâ, kroâ, répondit le corbeau. Rends d'abord ses cent écus à Petite-Poulette.
— Arrête ! Laisse moi les prendre et les lui donner!

Petite-Poulette reçut les cent écus et les compta soigneusement. Sa joie était si grande qu'elle oublia de réclamer les intérêts. Elle s'en fut du château, la bourse au bec, suivie de ses trois compagnons.

Ils s'en allaient en silence quand le corbeau dit tout à coup :

— Kroâ! kroâ! Toute peine mérite salaire. petite-Poulette donne-moi dix écus!

Petite-Poulette prit l'œil vague et ne répondit pas. Le loup et le renard, sans parler davantage, roulèrent de gros yeux et montrèrent les dents. Le corbeau se tut et s'envola tristement...

Ce ne fut pas juste, direz-vous. Petite-Poulette retrouvait ses écus, le loup et le renard avaient mangé pour huit jours, le corbeau, lui, n'emportait, au bout de son bec, que trois cheveux du roi, ce qui n'était vraiment pas grand chose.

Bien sûr, mais, dites-moi donc si vous la rencontrez à tous les coins de rue... la Justice ?

Moitié-de-Coq (7)

Il était une fois, une Moitié-de-Coq qui s'en allait au château. Sur sa route il rencontre une rivière qui lui dit :

— Moitié-de-Coq, je vais te noyer!
— Oh! Non, rivière, ne me noie pas. Entre dans mon derrière!

Plus loin il rencontre un loup qui lui dit :

— Moitié-de-Coq, je vais te manger!
— Oh! Non, loup, ne me mange pas. Entre dans mon derrière!

Plus loin encore, il rencontre un renard qui lui dit :

— Moitié-de-Coq, je vais tétrangler!
— Oh! Non, renard, ne m'étrangle pas. Entre dans mon derrière!

Moitié-de-Coq arrive au château. En le voyant, la bonne s'écrie :

— Ah! Voilà Moitié-de-Coq, je le mettrai ce soir dans la bergerie, nous verrons la tête qu'il fera.

Elle l'y mit en effet et les moutons lui faisaient des misères. Alors Moitié-de-Coq dit au loup :

— Loup, sors de mon derrière! Sans toi je suis Moitié-de-Coq perdu!

Le loup sortit et étrangla tous les moutons.

Quand la bonne vint, le lendemain matin, elle s'écria :

— Oh! Moitié-de-Coq, ce soir je te mettrai dans le poulailler.

Elle l'y mit. Quand les poules virent le compagnon qu'on leur avait donné, elles se mirent à le becqueter. Alors lui, de dire au renard :

— Renard, sors de mon derrière! Sans toi je suis Moitié-de-Coq perdu!

Le renard sortit et étrangla toutes les poules.

Quand la bonne vint, le lendemain matin, Moitié-de-Coq était seul perché.

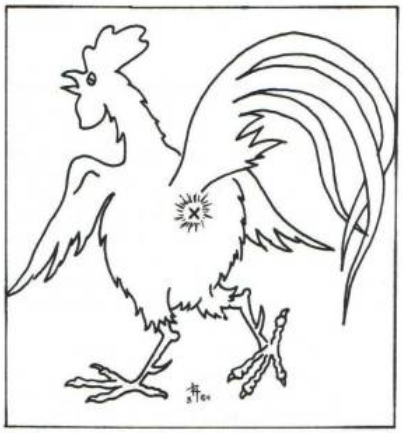
— Oh! malheureux Moitié-de-Coq! qu'a-t-il fait! Ce soir je lui ferai son affaire.

Le soir, elle fit chauffer le four puis, elle mit Moitié-de-Coq dedans. Alors lui de dire : dire :

— Rivière, rivière, sors de mon derrière. Sans toi, je suis Moitié-de-Coq perdu!

La rivière sortit, inonda le four, et Moitié-de-Coq put se sauver.

Il apparaît qu'une analogie certaine relie ces deux contes. Si les compagnons de



voyage sont différents, ils sont transportés par le héros et lui permettent ensuite de garder la vie sauve. Dans les deux cas, on remarquera que le danger vient du poulailler et de la bergerie. Seule la dernière épreuve est différente. Pour ce qui concerne le « mode de transport » il nous semble qu'il y ait également similitude. Moitié-de-Coq effectue son voyage en mettant ses passagers dans son « derrière ». Quant à Petite-Poulette, elle les invite à rentrer dans son « cou ». N'y aurait-il pas là une homophonie volontaire ou, si lon préfère, un euphémisme poli de la part de la narratrice ?

Le petit coq et la petite poule (8)

Il y avait un jour, un petit coq et une petite poule qui s'en allaient aux noisettes. Il sont partis tous les deux et, tout en marchant, ils causent.

Ils arrivent à un certain endroit où il y a beaucoup de noisettes et ils en cueillent. Le petit coq en met plein ses poches et la petite poule aussi. Quand elle a fini d'emplir ses poches elle dit :

— C'est que je n'en ai pas beaucoup. Jamais je n'en aurai assez pour maman.

Alors, elle prend sa petite pantoufle et elle l'emplit de noisettes. Et ils reviennent tous deux à la maison.

Arrivés à moitié chemin, le petit coq qui a mangé toutes ses noisettes dit :

— Il faut que tu me donnes des noisettes, moi je n'en ai plus.

Alors, la petite poule prend les noisettes de ses poches et les donne au petit coq. Et quand le petit coq a tout mangé, il demande les autres noisettes qui sont dans la pantoufle. La petite poule se met à pleurer et dit :

— Non! Ce sont les noisettes que je veux rapporter à maman!
— Tu ne veux pas me les donner? Bon!

Il prend la petite pantoufle. Il tire dessus et elle se trouve toute déchirée. La petite poule pleure.

— Qu'est-ce que je vais devenir? Qu'est-ce que je vais devenir? Ma petite pantoufle! Les noisettes pour maman! Et je n'ai plus de pantoufle! Il faut que j'aille trouver le cordonnier...
— Cordonnier, cordonnier! veux-tu me réparer ma petite pantoufle que le méchant coq m'a déchirée en revenant des noisettes?
— Ah! Mais, tu sais ma petite poule, je veux bien, mais pour raccomoder ta petite

pantoufle, il faut que tu ailles trouver le cochon pour qu'il te donne de la soie.

Elle va trouver le cochon.
— Cochon! Cochon! veux-tu me donner de la soie, pour donner au cordonnier qui raccomodera ma petite pantoufle que le méchant coq m'a déchirée en revenant des noisettes?

Le cochon dit :
— Moi, je veux bien mais il faut que tu ailles me chercher du son.

Elle y va.
— Meunier, Meunier! Veux-tu me donner du son pour donner au cochon qui me donnera de la soie, pour donner au cordonnier qui raccomodera ma petite pantoufle que le méchant coq m'a déchirée en revenant des noisettes?

Le meunier dit :
— Je veux bien mais alors il faut que tu ailles trouver le champ pour avoir du grain.

Elle va trouver le champ.
— Champ, champ! Veux-tu me donner du grain, pour donner au meunier qui me donnera du son, pour donner au cochon qui me donnera de la soie, pour donner au cordonnier qui raccomodera ma petite pantoufle que le méchant coq m'a déchirée en revenant des noisettes?

— Oh! je veux bien, mais tu sais, pour que ça pousse, il faut que tu ailles chercher du fumier.

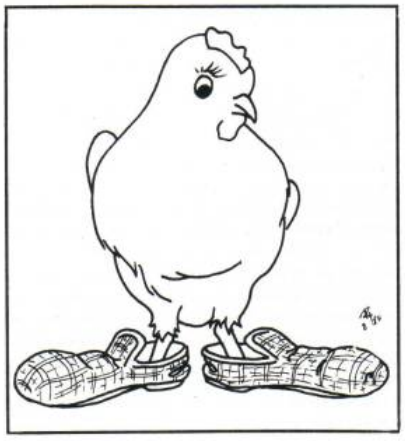
Elle va trouver la vache.
— Vache, vache! veux-tu me donner du fumier, pour donner au champ qui me donnera du grain, pour donner au meunier qui me donnera du son, pour donner au cochon qui me donnera de la soie, pour donner au cordonnier qui raccomodera ma petite pantoufle que le méchant coq m'a déchirée en revenant des noisettes?
— Je ne demande pas mieux. Il faudrait que tu me donnes de l'herbe. Va me trouver le pré.

Elle y va.
— Pré, pré! veux-tu me donner de l'herbe, pour donner à la vache qui me donnera du fumier, pour donner au champ qui me donnera du grain pour donner au meunier qui me donnera du son, pour donner au cochon qui me donnera de la soie, pour donner au cordonnier qui raccomodera ma petite pantoufle que le méchant coq m'a déchirée en revenant des noisettes?
— Je veux bien mais va trouver la rivière car il me faut de l'eau, je n'ai pas assez d'herbe à te donner.

Elle va à la rivière.
— Rivière, rivière! veux-tu me donner de l'eau, pour donner au pré qui me donnera de l'herbe, pour donner à la vache qui me donnera du fumier, pour donner au champ qui me donnera du grain, pour donner au meunier qui me donnera du son, pour donner au cochon qui me donnera de la soie, pour donner au cordonnier qui raccomodera ma petite pantoufle que le méchant coq m'a déchirée en revenant des noisettes?

La rivière a dit :
— Je veux bien, prend ce qu'il te faut.

Alors la petite poule a pris de l'eau, qu'elle a donné au pré qui lui a donné de l'herbe, qu'elle a donné à la vache qui lui a donné du fumier, qu'elle a donné au champ qui lui a donné du grain, qu'elle a donné au meunier qui lui a donné du son, qu'elle a donné au cochon qui lui a donné de la soie, qu'elle a donné au cordonnier pour raccomoder sa petite pantoufle que le méchant coq a déchirée en revenant des noisettes.



Légendes

Contrairement aux contes qui ne sont souvent que des affabulations, les légendes présentent fréquemment une réalité déformée. Il est certes difficile, souvent impossible, de saisir ce fond de vérité que la transmission orale a trahi, oubliant certains aspects du récit, modifiant ce qui n'apparaissait plus compréhensible, ajoutant parfois un détail pour plaire à l'auditoire. Il faut, pour tenter d'approcher l'origine d'une légende, posséder un nombre aussi conséquent que possible de récits, de dits, en toutes les langues ou dialectes, provenants de tous les lieux où le thème est connu. On comprendra aisément que nous ne tenterons pas cette approche.

Le coq de Saint-Pierre

C'est sans doute l'histoire la plus connue depuis l'ère chrétienne car l'Eglise l'a diffusée par le monde de par la lecture des Evangiles.

Saint-Pierre, que l'Eglise fête le 29 juin, serait né à Bethsaïde en Galilée avant de venir mourir à Rome en l'an 64, en devenant le premier Pape. Jésus, en hébreux *Ieschouz*, sauveur, le comptait parmi ses apôtres et, bien qu'ayant pressenti une trahison, l'avait désigné comme chef du collège apostololique. Le fameux calembour en latin ecclésiastique « Tu es Pierre (*Petrus*) et sur cette pierre (*Petra*)... » a servi à marquer cet instant de l'ascension de l'apôtre (9).

Lorsque Jésus fut saisi et conduit au supplice, Pierre fut également arrêté. Les juges lui présentèrent l'alternative, peu réjouissante il est vrai, de suivre son maître dans la mort ou de le renier en ayant la vie sauve... Le saint, tout le monde a ses faiblesses, choisit de rester bien vivant et, par trois fois renia Jésus tandis que le coq chantait également trois fois.

Trois jours après, chiffre fatidique s'il en est, il se retrouva face au Christ. Ayant avoué sa faute, il se vit non seulement pardonné mais confirmé dans son poste de Prince des Apôtres. Cependant le remords, dit-on, ne le quitta point. Toute sa vie, lorsqu'il entendait un coq chanter, il fondait en larmes. On prétend même qu'un jour où il était particulièrement excédé par les cocoricos il se saisit du chanteur et l'empala tout vif sur une broche pour lui clouer le bec! C'est peut-être ce qui l'incita à se rendre dans la ville de Rome car à la campagne, le coq chante tous les matins, et plutôt trois fois qu'une...

Saint-Pierre, bien que Prince des Apôtres, ne monopolisa pas le coq. D'autres saints en firent également leur « bête de compagnie ». Mais, comme il ne s'agit que de martyrs locaux, leur réputation est éminement moins universelle.

Saint-Vit, martyr, est ordinairement présenté en compagnie d'un aigle, mais les Allemands lui ont substitué un coq. Ils invoquent ce saint pour lutter contre la léthargie et lui adressent des prières pour ne pas oublier l'heure du lever. Autant dire qu'ils en ont fait un réveil-matin qui fonctionne sans pile, ni mouvement, sous réserve de lui souhaiter sa fête le 15 juin.

Saint-Landry ou Landric de Soignies, fils de saint Vincent Magdelaire se présente également avec un coq. Ce saint-Evêque de Metz se serait égaré en pleine nuit, vers l'an 700, en se rendant au village de Crayenhoven près de Bruxelles. Heureusement pour lui, un coq belge se mit à chanter sous les étoiles et cela permit à l'évêque de s'orienter dans la morne plaine. Depuis ce temps on fête Saint Landry le 17 avril et on l'invoque contre les fièvres. Ce qui n'a apparemment aucun rapport avec sa mésaventure.

Sainte-Begghe, fille de Pépin de Landin, sœur de saint Gertrude de Nivelle, bru de saint Arnoul de Metz, mère de Pépin d'Héristal et veuve d'un monsieur Ansegise est présentée avec une poule et sept poussins. Il n'y a évidemment aucun rapport avec sa longue généalogie. C'est pour commémorer la construction des sept églises qu'elle fit bâtir sur la Meuse, entre Huy et Namur et du monastère qu'elle établit à Andenne entre la fontaine de la poule et la fontaine de l'Ours car, à chaque étape, une poule et sept poussins indiquaient, dit-on, le lieu d'érection des monuments.

San Domingo de la Calzada est un ermite de Galice en Espagne que l'on représente portant d'une main un coq et de l'autre une poule. Pour son malheur le miracle que l'on prête à ce cher Dominique-de-la-Chaussée est fortement revendiqué par Monsieur Saint Jacques de Compostelle. On dit même que la Mère de Dieu serait intervenue dans l'affaire. Crainte de nous heurter aux théologiens, nous nous garderons bien de prendre parti et nous nous contenterons de vous révéler l'événement.

C'était à l'époque où le pélerinage de Compostelle était en grande ferveur et le Camino francès voyait défiler en longues files les jacquaires, accompagnés des filles follieuses, des célèbres coquillards et autres détrousseurs de grands chemins. Il advint que dans une auberge, une servante tomba amoureuse d'un jeune et beau pélerin qui faisait le voyage avec papa et maman. Profitant de la nuit, l'accorte domestique se coula, nue, dans le lit du beau jacquaire. Hélas, celui-ci n'appréciera pas du tout cette compagnie. Pour se venger de l'affront, la gente demoiselle glissa subrepticement un objet de valeur — certains disent un plat d'argent — dans la besace du voyageur. Le larcin découvert, on ne mit pas longtemps à se saisir du receleur involontaire qui, malgré ses dénégations, fut condamné, pour vol, à être pendu jusqu'à ce que mort s'en suive. Ses parents, fatalistes, continuèrent leur périple jusqu'au Champ de l'Etoile et s'en revinrent par la même route. Quelle ne fut

pas leur surprise, en passant devant le gibet, d'entendre leur fils les saluer. Criant au miracle, ils se précipitèrent chez le juge local pour lui faire part de la bonne nouvelle. Celui-ci était précisément en train de dîner et le moins que l'on puisse dire est qu'il les accueillit plutôt fraîchement. il s'offrit d'abord une bonne pinte de franche rigolade et leur cria :

— J'irai dépendre votre fils lorsque ces deux volailles qui cuisent à la broche se mettront à chanter !

Alors le coq et la poule qui mijotaient tranquillement sur un lit de braises, se dressèrent sur leur broche et se mirent à cocoricoter et cotcotter à qui mieux mieux. Sans doute surpris par ce manquement au calme de son repas, le juge fit dépendre le jeune garçon et, profitant de ce que la place était encore chaude, passa la corde au cou de la trop entreprenante servante.

Celles-sur-Ource, 1981, promenade du coq, les honneurs par la fanfare l'Avenir cellois.

Le coq de Saint Maclou

Nous revenons en Champagne puisque cette légende se situe à Bar-sur-Aube (Aube).

Saint-Maclou, qui se confond avec saint-Malo, aurait vécu au VIIe siècle. Né à Llancarvan, en pays de Galles, il débarqua dans l'île d'Aron, aujourd'hui Saint-Malo, après avoir fui l'invasion des Anglo-Saxons. Il fut moine en Armorique et aurait fondé l'évêché d'Aleth.

Maclou avait aussi un monastère en pays baralbin. Pour être certain que sa communauté serait régulièrement réveillée à cinq heures, prête à chanter Prime, il avait eu l'ingénieuse idée de dresser un coq. Or, un matin, en se réveillant, Maclou ne trouva personne dans son église. Tous les moines dormaient encore comme des bienheureux. Furieux, il rabroua vigoureusement sa gent monastique qui n'hésita pas à faire porter toute la faute sur le dos du pauvre coq qui, paraît-il, avait omis de chanter.

Maclou partit donc, toujours aussi furieux, vers le poulailler, afin de « sonner » les cloches à son réveil-matin en panne. Hélas ! Trois fois hélas ! Il n'y avait plus de coq ! Maître renard, alléché par l'odeur, s'en était régalé sans en perdre une plume. Décidé à poursuivre l'affaire jusqu'au bout, Maclou exigea que le renard se présente à lui, séance tenante. J'ignore quelle était, en ce temps, la réputation du saint. Toujours est-il que Goupil se présenta, tête basse, queue entre les jambes, comme un renard qu'une poule aurait pris. Maclou le mit en demeure de restituer la volaille. Ce qu'il fit. Le coq réapparut, se remit à chanter et la communauté de Bar-sur-Aube put ainsi continuer d'honorer, chaque matin, le soleil levant. (10)

Diableries

Si le coq est l'ami des saints — n'en déplaise à Simon-Pierre — il est aussi et par conséquence logique, l'ennemi de Satan. Les histoires de sabbat sont nombreuses en Champagne. Il est vrai que notre région, avec ses anciennes forêts et ses étendues de friches d'où jaillissait de loin en loin un menhir, **eune borne**, était un lieu rêvé pour ce genre de « surprise-partie » nocturne.

Les sorcières se réunissaient dans une clairière, autour du feu, et là, en présence d'un bouc, au son de l'étrange musique de la cornemuse, elles se mettaient à danser nues, se livrant à des rondes infernales et à des débauches sataniques. Qu'un malheureux paysan vienne à passer par inadvertance près d'un sabbat, il était immédiatement saisi, emporté et livré à la lubricité des possédées du démon. Heureusement pour lui, dès que le coq chantait ce beau monde s'évanouissait en fumée de soufre. Notre Jacques se retrouvait seul, fourbu et le derrière dans l'herbe...

A Bayel (Aube) c'est un loup-garou, un **voirloup**, qui, la nuit, courait la campagne, semant la terreur et dévorant les attardés. Là encore, il disparaissait au chant du coq, sans demander son reste (11).

Oeufs d'or et trésors

Qui n'a jamais rêvé d'avoir, dans son élevage, une poule qui, chaque matin, pondrait un bel œuf d'or massif ? C'est vrai que l'or n'est guère comestible mais, c'est également vrai qu'une demi-douzaine d'œufs en or apporterait quelques facilités pour mettre du beurre sur le pain et même dans les épinards ! J'avoue que je préfèrerais cette forme d'économie, plutôt que d'en être réduit, comme le dit une méchante histoire champenoise, à faire comme nos voisins lorrains.

En effet, si vous êtes invité en Lorraine, dit-on, la maîtresse de maison fera cuire un œuf dur pour quatre personnes et dira, généreusement : — Vous génez pas ! Prenez du blanc, prenez du jaune ! (12)

Pour en revenir à notre poule mirifique, de nombreux souterrains cachent son nid. Las ! Personne, jamais, n'a pu jouer les dénicheurs. Pourtant il y a de cela bien longtemps, une femme de Rouvres-les-Vignes (Aube) possédait une poule noire qui avait la vertu de pondre des écus d'or. Parfois les indiscrets voyaient la paysanne tenant la volaille dans son **dvantio.** Mais, s'ils avaient l'audace de s'approcher, vite, la poule filait sous le lit et disparaissait... (13)

A Dosches (Aube), au lieu-dit le Bois des Loges, c'est un coq-d'Inde qui garde un trésor. En fait, ce **coudrou** est certainement le diable qui, ainsi dissimulé au regard des villageois, surveille jalousement l'or et les pierres précieuses qui lui ont été confiés par les seigneurs de Vienne.

Si l'aventure vous tente, il vous suffit de suivre les prescriptions qui furent transmises par un prieur de Larrivour :

Rendez-vous, le 8 septembre au Bois-des-Loges. Attendez l'instant où s'accomplit l'élévation en l'église de Géraudot. Récitez alors, sans vous tromper, la généalogie du Christ. Approchez-vous de l'entrée du souterrain d'une longueur égale à celle de la Sainte-Croix. Si vous avez bien suivi tous ces preceptes, une trappe s'entrouvre, le diable-côdinde s'enfuit et vous n'avez plus qu'à emplir vos poches. Un détail toutefois mérite d'être signalé. On ne sait pas exactement où se trouve l'entrée du souterrain...

Le coq chrétien

Si le folklore du coq est riche, on peut cependant se poser la question de savoir pourquoi la croix du clocher de nos églises est surmontée d'un coq. Si certains répondent qu'il s'agit d'un rappel du coq gaulois, cette définition n'est pas plausible puisque, nous l'avons vu, ce jeu de mot est récent.

L'Eglise rappelle que dans certains hymnes lithurgiques, Prudence et saint Ambroise assimilent le chant matinal du coq à l'appel du Christ tirant nos âmes du sommeil pour qu'elles accomplissent leur activité spirituelle journalière. Dans le *Rational des divers offices*, Guillaume Durand précise, au XIIIe siècle : *Le coq, placé sur l'Eglise, est l'image des prédicateurs : car le coq veille dans la nuit sombre, marque les heures par son chant, réveille ceux qui dorment, célèbre le jour qui s'approche (...). Et de même que le coq, les prédicateurs se tournent contre le vent quand ils résistent fortement à ceux qui se révoltent contre Dieu (...) La verge de fer sur laquelle le coq est perché représente la parole in flexible du prédicateur (...) Et parce que cette verge elle-même est posée au-dessus de la croix ou du faîte de l'église, cela signifie que les Ecritures sont consommées et confirmées...* (14). Malheureusement pour cette définition le coq du clocher est aphone et, pour se sortir de ce mauvais pas, il faut admettre que le son des cloches imite le chant du coq. Ce qui paraît quelque peu « tiré par les cheveux ».

Certains prêtres font valoir que le coq du clocher, faisant office de girouette, se tourne face au vent, indiquant ainsi d'où peut venir la tempête. Il serait donc symbole de *vigilance*. Pour d'autres il appelle les chrétiens à la vigilance en leur rappelant le coq du reniement de saint Pierre.

Quoi que les arguments avancés soient un peu faibles, ce raisonnement nous semble judicieux.

Le coq païen

Pour saisir la symbolique du coq, il nous faut remonter très loin dans l'Antiquité. Encore que nous n'aurons fait que repousser le problème d'un cran car cela ne nous permettra pas d'en découvrir l'origine certaine.

Toutes les croyances reposent évidemment sur les caractères réels ou supposés de l'oiseau. Une fierté certaine émane de son allure. Il défend son territoire avec acharnement et n'hésite pas à combattre courageusement n'importe quel importun. Sa fertilité lui donne la possibilité de côcher un grand nombre de femelles. Enfin il « fait » lever le soleil grâce à son chant matinal.

La plus ancienne représentation connue en France, elle aurait entre 10 et 20000 ans — à quelques années près — semble être une peinture située dans le « puits » de la grotte de Lascaux. On peut y voir un oiseau ressemblant vaguement à un coq, perché sur une longue tige. Il se trouve placé près d'un homme étendu en position ithyphallique, face à un bison. Dire que l'oiseau a été peint dans une intention magique paraît vraisemblable. Quant à connaître cette intention, toutes les hypothèses sont permises. Aucune ne semblera jamais totalement convaincante.

En Egypte ancienne, on vénérait le coq ainsi que l'aigle et le feu dans le culte du dieu Thot car ils symbolisaient la lumière initiatique qui, de la mort, conduisait à la

Grottes de Lascaux, bison, sorcier et oiseau (coq ?) peints sur les parois du « puits ».

résurrection. En Inde on l'attribue à Skanda qui personnifie l'énergie solaire. Au Japon, dans les temples shintoïstes, des coqs circulent en liberté. Ils sont sacrés car c'est le chant de ces oiseaux qui fir sortir la déesse du soleil Amaterasu, de la caverne où elle se cachait. En Chine, l'ancien caractère ki est homophone. Il peut vouloir signifier coq ou favorable, de bon augure. Le coq protège des maléfices de la nuit si on prend la précaution de placer son effigie sur la porte. En Grèce antique le dieu au coq des Crétois, Velchanos, est assimilé à Zeus. Il est consacré à la fois aux dieux solaires et aux déesses lunaires car une légende prétend qu'il se trouvait près de Leto, enceinte de Zeus, lorsqu'elle accoucha d'Apollon et d'Artémis. En temps que lumière naissante, il est l'attribut d'Apollon, personnification du soleil, puis d'Asclepios, son fils, futur Esculape des Romains. A Rome justement, le coq tiendra compagnie à Minerve, Mars et Mercure qui sont respectivement les copies des divinités grecques Athéna, Arès et Hermès. L'Islam vénère également le coq blanc car le Prophète a dit que son chant signalait la présence des anges et il a interdit de le maudire car il appelle à la prière.

En Afrique, selon une légende des Peuls, le coq est lié au secret et, parmi les diverses métamorphoses qu'il est appelé à subir, nous avons trouvé curieux de noter qu'un coq dans la cour, transformé en belier, ressemblant étrangement à notre ancien coqbelin, signale le secret divulgué aux proches. (15)

En Europe, dans les traditions nordiques, le coq perché sur le frêne Yggdrasil, symbolise la vigilance guerrière. Il est en même temps le gardien de la vie. Dans les religions celtiques, pour peu qu'on en sache, le coq était également un symbole solaire mais il semble que sa queue en faucille inversée l'aie également fait admettre comme symbole lunaire.

Etre l'homologue des dieux n'a jamais été une sinécure, car les hommes en ont toujours profité pour pratiquer l'immolation. Le coq fut bien souvent sacrifié aux diverses divinités mais, à quelque chose malheur est bon, il était aussi fréquemment mangé par les sacrificateurs. Il a également servi aux pratiques divinatoires et, en maints pays, on lui ouvrait le ventre pour « lire » dans ses entrailles.

Coq gaulois, couvercle d'un vase de bronze, Musée de Saint-Germain-en-Laye.

Chi, coq chinois

En Champagne, on trouve souvent des reliefs de poulets dans les tombes gauloises. Si en certains cas l'éparpillement des os laisse à supposer que la volaille a servi de « casse-croûte » mortuaire à la famille, d'autre fois, il semble que le coq ait été sacrifié et jeté dans la tombe, soit pour accompagner le mort dans l'au-delà, soit simplement pour lui servir « d'en-cas » pour le voyage.

Le coq ésotérique

Sans entrer dans les arcanes des différents courants ésotériques, nous nous contenterons de passer en revue quelques interprétations les plus connues. Allons d'abord en Extrême-Orient puisqu'on peut admettre que les origines de notre civilisation se trouvent quelque part dans cette partie du monde. En Chine, le coq représente les cinq vertus : vertus civiles par le port d'une crête d'aspect mandarinal, vertus militaires par le port des ergots, vertus du courage par son comportement au combat, vertus de bonté puisque qu'il partage (?) sa nourriture avec les poules, vertus de confiance car il annonce, immanquablement, le lever du jour. Au Vietnam, la patte de coq bouillie est une des images du microcosme. Au Thibet, il apparaît comme néfaste puisqu'il participe des « cinq poisons » figurant au centre de la roue de l'Existence. Il est le désir, la convoitise, l'attachement, la soif. Parce qu'il dépendait du dieu Asclepios-Esculape, les Grecs et les Romains interprétaient la vision onirique d'un coq comme un signe du temps. En oniromancie, qui n'est pas un pays mais, l'art de la divination par les songes, rêver de coq est signe de bêtise et de paresse (16). En alchimie, il correspond au mercure et symbolise en tant que poulet, les trois phases du Grand-Oeuvre par sa crête rouge, ses plumes blanches et ses pattes noires. *L'abraxas* ou *cocatrix* est une étrange figure servant de sceau aux Gnostiques. C'est un homme aux jambes serpentaires dont les épaules sont surmontées d'une tête de coq. Il tient d'une main un bouclier et de l'autre une sorte de fouet. Ce talisman aux vertus magiques représenterait l'homme à l'instant de son illumination céleste (17). Dans les symboles maçonniques, le coq est le signe de la vigilance et de l'avènement de la lumière initiatique.

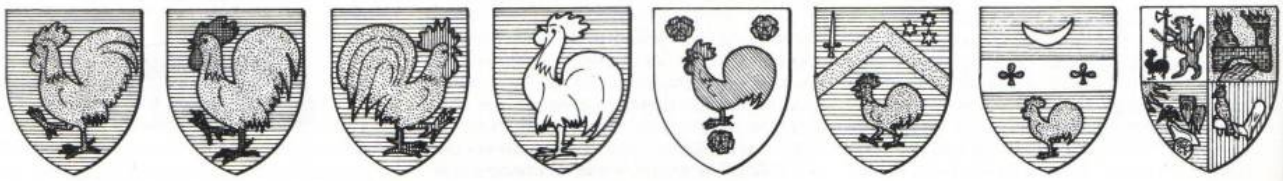
La poule participe également à l'ésotérisme, selon qu'elle est noire ou blanche. Au Zaïre, elle sert au rituel initiatique des femmes-chaman Lulua. Aux Antilles, elle est sacrifiée et parfois mangée crue au cours des cérémonies du Vaudou. Au Moyen-Age, la constellation du cygne s'appelait également *La Poule*. Ce nom avait sans doute été emprunté aux Arabes puisqu'ils appelaient eux-mêmes son étoile principale *Deneb*, queue de la poule.

Le coq magique

Si nous nous sommes offert un voyage, presque autour du monde, en compagnie du coq et de la poule, ce n'est pas pour le simple plaisir de relater mais parce que nous voulions démontrer que les mêmes symboles de vigilance et de lumière et les mêmes croyances se retrouvent, aux différentes époques, chez tous les peuples, quelqu'en soit le degré de « civilisation ». On peut penser que les pratiques magiques ont, en grande partie, disparues de notre province. C'est presque vrai. Mais il nous reste encore le souvenir, souvent inconscient, de ces actions aux pouvoirs mystérieux. Ainsi, une poule noire, dans une troupe de congénères blanches ou rousses, protège l'ensemble des volailles contre les risques d'attaque d'un rapace. On dit aussi qu'un coq qui chante à la tombée de la nuit annonce une mort prochaine dans le village. Si vous aimez les bouquets secs — c'est très à la mode — vous pourrez les agrémenter d'un nombre impair de plumes de coq-faisan ou de coq de basse-cour. C'est joli et ça porte bonheur ! Par contre, les plumes de paon, seules, ont la réputation d'apporter le malheur, parfois la mort. En ce cas celles du faisan et du coq serviront d'antidote. On donne à manger les « rognon blancs » du coq aux petits garçons avec l'espoir qu'ils leur assureront une plus grande virilité. Lorsqu'un chien égorge les poules, il existe un procédé pour lui en passer l'envie qui participe en partie de la croyance. Il suffit de lui accrocher sous le col et devant le poitrail, une des volailles qu'il a fait trépasser. Lorsque le volatile en putréfaction tombe de lui-même, le chien est guéri de son instinct d'égorgeur. Dans nos villages oú les toits en chaume étaient encore fréquents à la fin du XIXe siècle, les habitants craignaient le **Coq Rouge.** C'est le nom imagé qu'on donnait à l'incendie, peut-être par allusion aux longues flammes, semblables à la crête du coq, qui montaient vers le ciel.

Il était courant qu'autrefois les poules pénètrent dans la salle commune pour y picorer les miettes du repas, tout en y laissant le « souvenir » de leur passage. Cela paraissait banal. Par contre lorsque le coq entrait dans la salle, ce qui était rare, c'était un signe de bonheur. Et si, vous trouvant loin d'une habitation, vous voyez un coq venir à vous, pensez à Jésus, cet oiseau vous avertit qu'un de vos proches va vous trahir.

Un seul dicton semble avoir pour sujet la poule. M. Delalandre de Bar-sur-Aube (Aube) nous l'a signalé : **La Saint-Jean ne peut trouver poule couvant.** Un dit similaire mais, également incomplet, était revenu à la mémoire de M. Jay de Villeneuve-au-Chemin (Aube) : **Si la Saint-Jean trouvait poule couvant...** L'un et l'autre se terminaient par une phrase qui présageait le malheur dans la ferme.



Abraxas cocatrix

Enfin, dans certains corps de métiers, lorsqu'un concurrent enlève un marché à un prix inférieur au coût réel, on dit qu'un renard a mangé la poule.

Le coq solaire

Il apparaît que toutes les traditions ont fait du coq un avatar du soleil. La raison en est, nous semble-t-il, toute simple. Le coq chante au lever du soleil. Tous les peuples, même très primitifs, ont pu constater que le soleil était nécessaire à la vie. Il réchauffe, fait renaître la végétation et permet de « voir le jour », chassant ainsi les terreurs nocturnes. Puisque le cocorico réveille les hommes, la déduction la plus simpliste consiste à penser qu'il éveille également l'astre bénéfique. Qu'il advienne que le coq oublie de cocoriquer, le soleil ne se lèvera pas, la nuit s'installera et la mort noire guettera les hommes. De là à définir une religion cosmique où le coq est un des éléments prépondérants, le pas est aisé à franchir. Les autres vertus attributives du coq n'apparaîtront qu'au second degré et ne seront fonction que des besoins du moment et du lieu.

On comprend que l'Eglise chrétienne qui, en prenant la succession du culte de Mithra, avait déjà assimilé Jésus au *Sol invictus,* Soleil invaincu, aie également accepté sans hésitation le coq solaire des cultes celtiques qu'elle désirait supplanter. Elle pourra ainsi profiter de ce que le coq, déjà revêtu de symboles païens, a sa popularité, pour le hisser à la pointe des clochers. Ce faisant, elle absorbera et reprendra à son compte les anciennes croyances celtes qu'elle n'avait pu extirper de la mentalité paysanne (18).

En France, cette conversion s'est produite du VIe au IXe siècles et a été le fait des moines irlandais conduits par saint Colomban et saint Furcy, établissant des monastères à Luxueil, Faremoutiers, Jouarre, Rebais, Lagny et Peronne (*Perrona scottorum*) avec l'intention de convertir la masse populaire, toujours fidèle aux idéologies celtes, de la Gaule chevelue. Ils suivaient en cela la doctrine de saint Patrick qui avait transformé le culte préchrétien du coq-soleil-levant en dévotion au *Soleil de Justice* christique, pour attirer les Scotts à la nouvelle foi.

Le coq emblême

Devenu le symbole de la France dans la seconde moitié du XVIIIe, le **coq gaulois** fut, pour utiliser un terme de publiciste, lancé en 1659 par Le Brun qui réalisa, à l'instigation de Colbert, un chapiteau en bronze doré où le motif habituel en décor d'acanthes fut remplacé par des *gallus-gallus*. A partir de 1665 et à la suite de la frappe d'une médaille de la Délivrance du Quesnoy montrant le coq français mettant en fuite le lion espagnol, ce symbole se répandit en Europe et plus spécialement dans les Pays-Bas, pour caricaturer le Français.

Devenu symbole révolutionnaire en 1795, il figurera sur les sceaux du Directoire. Emblême officiel en 1830 avec la Monarchie de Juillet, il sera perché sur la hampe des drapeaux régimentaires de la République seconde du nom. A partir de 1848, il figurera sur le sceau de la République et, en 1899, le « Louis d'or » de 20 F sera frappé d'un coq (19).

Mais le coq emblême fut utilisé, bien avant son avènement national, dans les armoiries des seigneurs de Champagne.

Ainsi, **Aubry de Troyes** et **d'Aulnay,** seigneur de Rhèges, Bailly et autres lieux, portent un coq d'or sur champ bleu d'azur. Il en va de même pour **Boucherat** de Troyes, seigneur de la Rocatelle près de Rumilly-lés-Vaudes. Au XIXe, **Caussin de Perceval** de Troyes est blasonné d'un coq hardi d'argent sur fond d'azur. Au XVe, **De Chastenay**, seigneur de Lagesse, s'arme d'argent au coq vert sinople. Le général **Liger-Belair,** baron du Premier Empire, mort en 1835 à Vendeuvre-sur-Barse (Aube) ainsi que les **Le Mau** de Troyes au XVIIIe, portent en pointe un coq passant d'or sur champ d'azur. **Gaston-Jean-Baptiste Molet,** écuyer, procureur du roi en 1697, détient des armes particulièrement compliquées dans lesquelles on trouve un coq chantant de sable noir. Les armoiries du comte **Partounaud** de Romilly-sur-Seine, lieutenant-général en 1817, comprennent un coq d'argent, la patte levée. Enfin **Hugo de Verdun**, le plus ancien puisqu'il fut sergent de la prévôté de Troyes en 1360, portait un écu à trois coqs posés 2 et 1.

D'autres profitent de leur nom pour créer ce que l'on appelle des armes parlantes. C'est le cas de **Simon Cochaut** ou **Coichos, Coichet, Chochaut,** prévôt de Bar-sur-Aube en 1289 dont les armes portent un coq passant sur un épi de blé. Le baron **Denis Cochin** du domaine de La Tuilerie-Piney, préfère d'azur au coq hardi et chantant. **Cochot** de Troyes, seigneur de Villacerf au XVe porte dans son écartelé une bande d'argent soutenant un oiseau d'or. Quant aux **De Cockborn**, originaires d'Ecosse et baron de la Villeneuve-au-Chemin, ils blasonnent trois coqs rouges de gueules sur champ d'azur. Enfin **François-Joseph le Cocq,** archer de Troyes, *Roy de l'Oyseau* le 16 septembre 1743 et le 12 septembre 1750, reçut en cadeau un tableau portant ses armes, un coq tenant un cimeterre (20). Il faut beaucoup d'esprit pour découvrir que **Regnault de Marescot**, prieur des Cordeliers de Troyes, mort en 1499, porte des armoiries de gueules au renard d'or tenant dans sa gueule un coq de sinople, crêté et barbé d'or, parce que son patronyme, en dialecte, forme la phrase **mar est ç'cô** ! marri est ce coq !

Origny-le-Sec (10) 1980

Fontaine-les-Grès (10) (Ph. J. Daunay)

Clerey (10) (Ph. J. Daunay)

Villy-le-Maréchal (10) 1984

Celles-sur-Ource (10) 1981

Cormost (10) 1969 (Ph. J. Daunay)

Le coq girouette

Depuis combien de temps les coqs se dressent-ils ainsi au-dessus de la croix ? La réponse est incertaine. Nous avons vu que les moines irlandais porteurs du synchrétisme étaient veus en Gaule vers le VIe siècle. Il semble, d'autre part, que les premières églises avec clocher datent du Ve siècle. Les deux éléments étant liés, on peut penser que les coqs de clocher sont apparus vers le VIe siècle. La mention la plus ancienne connue est une miniature de Saint-Riquier dans la Somme, datée du VIIIe. La réponse à cette question apparaît d'autant plus difficile à résoudre que cette tradition solaire est restée particulièrement vivace dans les anciens pays celtes du nord de la Loire. Or, si les régions occitanes sont, dès leurs origines, de tradition écrite, les pays de langue d'oil sont, par contre, restés très longtemps de coutume orale. Le manque de documents est donc évident.

En dehors de son caractère religieux, le coq a un attrait tout particulier pour les villageois. C'est une girouette, et, sans conteste, la meilleures du pays car, située à 30 ou 40 mètres du sol, elle indique le vent, mieux que ne peuvent le faire les **virevires** des habitations. Ce nom vernaculaire correspond au terme *wirewire* du XIIe, dérivé de l'ancien normand *wirewite*, emprunté au scandinave *vedr-viti*, sans doute croisé avec virer, latin populaire *virare* de *vibrare*, tournoyer. Tandis que **girouette** ne date que du XVIe et est formé à partir de girer, bas latin *gyrare*, tourner. L'intérêt que lui accordent les paysans était encore plus important autrefois car, jusqu'à la Révolution et bien avant dans le XIXe, les girouettes étaient rares et ne se rencontraient que sur les demeures seigneuriales.

De nos jours, une tradition toujours vivace veut que l'on surveille attentivement l'orientation que prend le coq du clocher à la fête des Rameaux. On peut être assuré que le vent qu'il indique ce dimanche-là sera le vent dominant des trois-quarts de l'année.

Lors de la restauration ou de la réfection de la toiture du clocher, les couvreurs descendent le coq-girouette de sa croix. C'est l'occasion de lui « faire une toilette ». S'il n'est pas trop atteint par les injures du temps et aujourd'hui par la pollution atmosphérique, si les chasseurs ou une salve nuptiale ne l'ont pas trop transpercé de plombs ou si ses blessures de guerre ne sont pas irrémédiables, on se contentera de le ragréer et de le repeindre de vives couleurs. Sinon, il ne reste qu'à le remplacer par un congénère flambant neuf.

A l'instant de sa remise en place, chacun veillera attentivement à ce qu'il tourne librement sur son axe car il est arrivé, dit-on, que des couvreurs, sans doute mécontents de leur salaire, bloquent le coq sur la croix, au grand dam des villageois qui ne disposaient plus que d'une girouette fixe !

La promenade du coq

Que le coq soit neuf ou simplement repeint, il doit, avant de reprendre sa place, être présenté aux habitants. Fiché sur une hampe haute d'un mètre cinquante environ, le col cravaté d'un gros nœud tricolore, la queue empanachée de flots de rubans, rutilant de peinture neuve, il va se rendre auprès de chaque villageois en compagnie de l'équipe d'ouvriers couvreurs et le même cérémonial se reproduira à chaque foyer de la commune.

La veille, une annonce, criée par le garde-champêtre, distribuée dans les boîtes-à-lettres ou, simplement insérée dans la presse locale avertit la population de la date de la cérémonie.

Marcilly-le-Hayer, le 19 juin 1971.

Mes chers Marcillons,

Créé de la main d'un artisan, voilà plus d'un siècle, du haut de mon clocher, j'ai veillé sur nos ancêtres.

Hélas ! vieillé par les ans, blessé par les tempêtes, je voyais, tout en bas, le champ de mon trépas !

Sur mon plumage, étaient inscrits des noms. Ceux de Fourat Latour, maître-maçon, 38 ans, Edmond Vincent, maître couvreur, 32 ans, Vincent Armand, prédecesseur, 62 ans, Vincent Léopold, aide-couvreur, 36 ans, Bidault, couvreur trimardeur, 51 ans, Baudoin, maître charpentier, 38 ans, Fromont Charonnat, zingueur, 32 ans, M. le Curé Simon, M. le Maire Juchat, M. l'architecte Poiré - 1894

Puis plus avant :

Dutelle, Guilleminot, Grissier - 1846.

Aujourd'hui, poncé, lustré, rajeuni, mais toujours humble, sans trop de prestance, mais fier de mon passé de luttes et de victoires, je n'ose affronter, seul, les grands de ma cité.

Aussi, amis Marcillons et même d'alentour, le 25 juin prochain vers 18 heures, daignez venir nombreux, riches ou moins riches.

Soyez bons, soyez unis, soyez frères, et je prendrai courage à reprendre ma place, tout en haut de notre belle église, tournant à tous les vents.

Je veillerai sur Marcilly-le-Hayer, pour la paix, pour l'union de tous et le bonheur d'y vivre.

Merci d'avance à vous, amis qui m'accompagnerez.

Le coq de votre église.

Marcilly-le-Hayer, le 30 octobre 1972

Chers Marcillonnes et Marcillons,

Le 30 octobre, sans tambours ni trompettes, je suis venu prendre la place de mon prédécesseur. Il m'a prié de vous délivrer ce message :

Depuis plus d'un siècle de luttes et de victoires, du faîte du mon clocher, j'ai été le témoin de toutes vos joies, de toutes vos peines.

En juin 1971, après avoir été remis à neuf, j'avais fièrement regagné ma flèche. Hélas ! Peu après, je fus abattu par la tornade du mois d'août, et bien mal en point !

Maintenant que ma pauvre carcasse va rentrer dans l'ombre, de l'ombre, tel le phénix, un nouveau coq est né. Sur un bloc de chêne, il fut dessiné, façonné par M. et Mlle Royer et ainsi la matrice créée. D'une feuille de cuivre, martelée, ajustée, soudée par les mains expertes de M. Renard, le coq fut réalisé.

Enfin, des pinceaux, guidés par les doigts de fée de Mlle F. Royer, il fut revêtu des plus vives couleurs.

Sur son dos, il porte une croix. Qu'elle soit légère ! et que chacun ait sa part de soleil sur votre terre nourricière ! Donnez-vous la main, chers amis de Marcilly et d'alentour, pour la paix, la joie et l'amour !

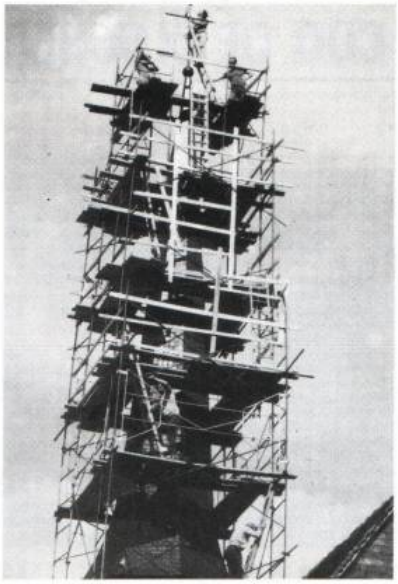
Adieu, ma belle église, mon clocher. Le coq est mort, vive le coq !

Au jour dit, le cortège s'ébranle ayant en tête le porteur du coq. A ses côtés marche un couvreur portant le tronc pour la quête. Les autres compagnons suivent. A la première maison, on frappe à la porte :

— Madame, Monsieur, nous venons vous présenter le coq. Voyez comme il est beau.

De fait, on l'examine soigneusement, on s'extasie. Les femmes en profitent pour lui toucher la queue. Aujourd'hui cela porte bonheur, autrefois cela garantissait contre la stérilité.

Si le maître de maison est généreux — et il l'est souvent — tout le monde entre dans la grande salle. On débouche une bouteille et chacun boit à la santé du coq. Cela donne l'occasion de se remémorer quelques



Villy-le-Maréchal (10) 1984

Fontaines-les-Grès (10) (Ph. J. Daunay)

Villy-le-Maréchal (10) 1984

anecdotes, la foudre qui est tombée sur la croix, la tempête qui a fait choir le volatile... Lorsque les pièces tintent ou lorsque le bruit d'un billet froissé montre que l'hôte n'a pas oublié la quête, on se sourit et on se quitte. En route pour la maison voisine où l'on frappe à la porte :

— Madame, Monsieur, nous venons...

En pays vigneron, il n'est pas rare que la tournée dure deux jours. Non pas qu'il y ait tant de monde à voir mais, plutôt, parce que les couvreurs, même s'ils ont du « coffre », finissent par ne plus bien savoir s'ils avancent ou s'ils reculent !

Cérémonie et vin d'honneur

Peu avant que la promenade ne touche à sa fin, des hommes du village disposent, sur la place de l'église, des trétaux et des planches que l'on recouvre d'un drap blanc pour installer un autel de fortune. A proximité, on n'oublie pas de dresser d'autres trétaux que l'on garnit de verres, en prévision du vin d'honneur.

Le coq, héros de la fête est mis en bonne place, éventuellement les restes de son prédécesseur lui tiennent compagnie. Le public fait cercle autour et les enfants viennent le caresser, lui parlant, parfois, comme à un jouet merveilleux. Toutes les édiles, Maire en tête, se font un devoir d'être présents, quelque soient d'ailleurs, leur confession et leur idéologie. Avant la bénédiction le prêtre prononce une petite oraison :

A Villechétif :

Héritier d'une lourde tradition, il portera sa croix sans faiblir, luttera pour la paix et le bonheur de tous ses amis de Villechétif et de Belley...

A Montsuzain

Qu'à l'appel des cloches, image du chant joyeux du coq, l'âme des habitants de Montsuzain se sente appelée pour se dépasser et se dépenser pour les autres et en cette année sainte participe à l'effort de la Réconciliation entre les hommes et Dieu comme le demande le Pape Paul VI.

A Courceroy

Tout bariolé et enrubanné aux couleurs républicaines et pontificales, il remplacera le vieux chef de la basse-cour et avec impertinence, sa crête rouge nous dictera le temps. Au-dessus de cette ravissante église, il va regarder mes paroissiens, leurs champs et leurs activités, et il leur dira, quand cela volera très bas : « levez un peu la tête » (...). Ne pêchez point par envie en voyant s'élever dans le ciel de Courceroy un gardien tout neuf et nerveux. (22)

A Dierrey-Saint-Pierre, Monsieur l'abbé Mathieu n'hésitera pas à s'engager sur le chemin tracé par saint Patrick et, si nous nous sommes permis de le citer nommément, c'est que nous estimons que cet engagement est tout à son honneur.

Les Celtes avaient adopté le coq, qui surveille la basse-cour et annonce le lever du soleil, comme symbole de la vigilance. Lorsque l'Eglise arriva dans ces régions, elle ne rejeta pas toutes les taditions mais conserva les plus valables et les adapta au culte du vrai Dieu.

Le coq fut de celles-là. Dès lors, placé au sommet des églises, il a conservé son symbole de vigilance, nous incitant à ne pas maintenir nos regards vers le sol mais à les tourner fréquemment vers le ciel.

Il va de soi que le Maire prononce également un discours dans lequel il expose, généralement, les difficultés rencontrées et adresse ses compliments aux ouvriers qui ont œuvré pour l'achèvement des travaux. Ensuite le prêtre encense et bénit le coq qui va rejoindre la plus haute situation villageoise.

Il arrive de nos jours, que certains prêtres ne jugent pas nécessaire d'apporter leur concours à cette cérémonie. Qu'importe, le maire officie et « bénit laïquement », montrant ainsi qu'un dévouement sincère vaut bien un sacerdoce...

Les échelles sont dressées, la foule retient son souffle, un homme va oser, maintenant, vaincre le vertige pour replacer le coq tout au faîte de la pointe du clocher. Cet homme courageux sera, selon le cas, un jeune homme du pays, le maire ou un conseiller, parfois même, le curé. Accompagné par quelques couvreurs qui pourront l'aider en cas de difficulté, il entreprend l'escalade. Trente ou quarante mètres sur des échelles de bois et des planches qui semblent vouloir craquer sous votre poids, cela semble interminable, d'autant que l'on ne peut s'assurer que d'une main car l'autre supporte les trois kilos du coq qui vous envoie ses rubans dans la figure... Enfin la croix apparaît. L'audacieux grimpeur en saisit l'extrémité, y pose la bille de rotation qu'il coiffe avec le coq.

Ouf ! ça y est ! Un coup de main sur la queue et l'oiseau tourne. En bas la foule applaudit et acclame. Mais que le monde est petit, vu de là-haut ! Encouragé par l'exemple, d'autres hommes escaladent les échelles. Ils veulent, eux-aussi faire tourner le coq. Cela porte bonheur, dit-on, et puis, qui sait quelle génération pourra se vanter d'être allée là-haut ? Sauf incident le coq pourra rester là plus d'un siècle...

Enfin tout le monde se retrouve autour du vin d'honneur. Le champagne ou le cidre pétille dans les verres et les langues vont bon train. Quelque fois les couvreurs profitent de cet instant pour faire don de leur quête à une œuvre locale. C'est aussi l'occasion choisie pour dire une poésie de circonstance :

O ! Mon joli coq marcillon,
Tu as retrouvé ta jeunesse,
Te voilà fier, tel un champion
Tout empreint de grande noblesse !
Paré des plus vives couleurs,
Sans mentir, ton joli plumage,
En étalant tant de splendeurs,
Fait un grand honneur au village.
Tu vas retrouver d'ici peu,
Tout là-haut, ton ancienne place,
Tu vas retrouver ton ciel bleu.
Si tu le peux, dans Marcilly,
Apporte pour tous la concorde,
Que chacun soit bien accueilli,
Paix, bonheur et miséricorde !!

Les coqs traditionnels

Chaque coq a sa personnalité. La raison première est qu'autrefois les artisans qui savaient faire un coq étaient plus nombreux que de nos jours. Mais il semble aussi que chacun d'eux, bien que ne disposant que d'un modèle, s'efforçait, à chaque réalisation, d'apporter le détail qui en ferait une œuvre unique. D'autre part, il faut penser que la restauration des monuments historiques n'existait pas avec l'ampleur que nous lui connaissons. L'artisan ne devait chaudronner, au mieux, que quelques coqs dans son existence. Et nous en trouvons de toutes les époques...

Ce qui frappe le regard lorsque l'on examine un coq artisanal, c'est la pureté et la sobriété de ses lignes. La section du corps est en « goutte d'eau », ce qui lui assure un bon aérodynamisme, la queue, découpée dans une feuille de cuivre est ample et offre une large prise au vent. Les ailes, lorsqu'elles apparaissent, sont plaquées au corps et simplement soulignées par un trait de suage. En aucun cas les plumes ne sont marquées. Rares également sont les oiseaux qui aient le bec ouvert pour chanter, par contre ce bec est gros et peu ou pas décroché par rapport à la partie crânienne. La difficulté de marteler les éléments de faible surface et de joindre les deux coquilles, droite et gauche, explique ce surdimensionnement. La crête est manifestement fantaisiste, tantôt dentelée, crantée ou festonnées, parfois double et évasée en barquette. Les barbillons sont presque toujours constitués de deux petites coquilles en forme de cuillères placées face-à-face. La rotation de l'ensemble est assurée par un tube fermé à sa partie supérieure et fixé, approximativement, au niveau des pattes du coq. Certaines de ces fourrures s'arrêtent au niveau du dos de l'oiseau alors que d'autres le traversent de part en part. En ce cas, il s'agit d'un tube cylindro-conique donnant l'impression d'un « mini » paratonnerre.

La forme générale des coqs semble être restée stable dans le temps, par contre la découpe de la queue paraît suivre un « style » d'époque (23).

Au XVIIe, elle a l'aspect d'un croissant dressé vers le haut, ce qui la fait ressembler à une serpe au bord extérieur découpé de larges crans. Un suage contourne le bord intérieur afin de le raidir et une large croix, également réalisée au suage, occupe tout le centre du croissant.

Au début du XVIIIe, la queue a pris de l'ampleur et la partie arrière comprend des découpes profondes qui imitent les plumes faucilles. Le suage et la croix sont toujours présents. Il semblerait, compte tenu des exemplaires datés que nous avons pu examiner, que, vers la fin du XVIIIe, on soit revenu à une découpe très stylisée. La queue se présente comme un croissant large et tourné vers le bas. De nombreux suages parallèles à la découpe ou fusant à partir du corps, en assurent la rigidité. La croix lorsqu'elle existe est nettement plus petite, quelquefois simplement gravée à la pointe.

Vers le milieu du XIXe, bien que gardant cette forme générale, la queue comporte à nouveau des découpes en plumes faucilles. Le nombre de suages se réduit, par contre, on retrouve de grandes croix. Ce modèle se retrouve dans les fabrications actuelles, toutefois la croix ne paraît plus indispensable et n'est exécutée que si le curé en émet le désir.

La jonction des deux coquilles du corps est assurée, dans les meilleures factures, par des bords rabattus en agrafe et rivetés avec des rivets de cuivre, assurant une bonne étanchéïté, y compris au niveau de la jonction de la queue et de la crête. D'autres fabrications présentent simplement des bords rivetés. Aujourd'hui les artisans pratiquent toujours ces techniques ou réalisent tout autour une soudure à la baguette à l'argent qui garantit une étanchéïté parfaite.

Il ne nous est malheureusement pas possible de connaître la façon de peindre les coqs autrefois. Les quelques traces de peinture qui peuvent parfois subsister montrent que les crêtes étaient toujours d'un rouge vif. Deux coqs (Villette-sur-Aube, Unienville) avaient le corps recouvert d'une teinte jaune sale. Il se peut qu'ils aient effectivement été peints en jaune mais ils peuvent aussi avoir été blancs. De toutes façons, rien ne prouve que ces coloris datent du temps de leur jeunesse car, nous l'avons précédemment noté, le coq était repeint chaque fois qu'il était descendu. Aujourd'hui, et nous pensons qu'en cela les couvreurs suivent — peut-être inconsciemment — les habitudes anciennes, le coq est peint de très vives couleurs où dominent le rouge, le jaune, le bleu et le blanc. Mais à Montsuzain en 1975, il était queue bleue, corps blanc et crête rouge, à Courgerennes, en 1969, entièrement blanc avec nervures de suage rehaussées de noir et yeux, crête, barbillons et bec rouge. Enfin à Villy-le-Maréchal en juin 1984, le coq avait conservé l'éclat brillant du cuivre rouge...

L'ancien système de rotation du coq sur la croix était à la fois simple, astucieux et remarquablement efficace. Les couvreurs se contentaient d'interposer entre le fer de la croix et le fond de la fourrure, un silex grossièrement en forme de bille. Si cette forme de silex se rencontre parfois dans la nature, il semble que certains d'entre eux furent retaillés spécialement. Aujourd'hui les artisans poursuivent cette technique mais utilisent une bille de verre à la place du nodule.

Une tradition toujours suivie veut que le coq soit personnalisé par l'artisan. Il grave son nom et la date d'érection sur la queue et introduit dans son corps une pièce de monnaie au millésime de l'année. Celle-ci est parfois enfermée dans un morceau de tissu pour éviter qu'elle s'oxyde. Plus exceptionnellement, on peut trouver un parchemin ou un document de papier portant des inscriptions. Anciennement on y joignait également des reliques.

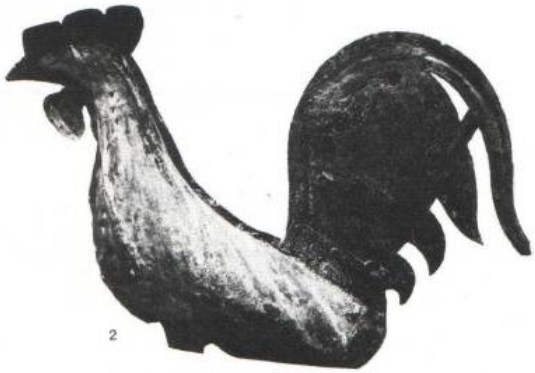
A chaque réparation du clocher, lorsque le coq est descendu, on grave à la pointe, les patronymes de ceux qui ont participé à l'ouvrage, la date de cette opération et, quelquefois le nom des édiles, maire ou curé, du moment. Cette coutume devrait permettre de connaître aisément tous les instants de la vie des coqs. Malheureusement l'érosion et les réparations ont vite raison de tout ou partie de ce memento...

Une croix est gravée sur le coq. Or, ce coq est déjà sur une croix !? La réponse généralement donnée précise que cette croix est là pour sanctifier le coq. On peut en déduire que s'il a besoin d'être christianisé, c'est que l'Eglise continue de penser qu'il est né païen. Ce que nous avons précedemment démontré. Mais une autre question peut se poser. Pourquoi sur la queue et uniquement sur elle ? Par facilité peut-être, mais peut-être aussi parce que les Gaulois voyaient là un croissant lunaire symbole de la femme et, chacun sait que, selon l'Eglise, la femme n'est qu'un suppot du démon... (24)

Les coqs industriels

Depuis la fin du XIXe, des industriels de la métallurgie ont mis des coqs « préfabriqués » à leur catalogue. Ils sont reconnaissables, sans même avoir besoin de grimper au clocher, car ils sont particulièrement figuratifs. Certains même ont des pattes ou sont juchés sur une boule. Chacune de leur plumes est minutieusement reproduite, au point que l'on pourrait penser qu'ils furent emboutis dans l'empreinte d'un coq bressan. Le système de rotation est constitué par un montage sur roulement à billes en

1



2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

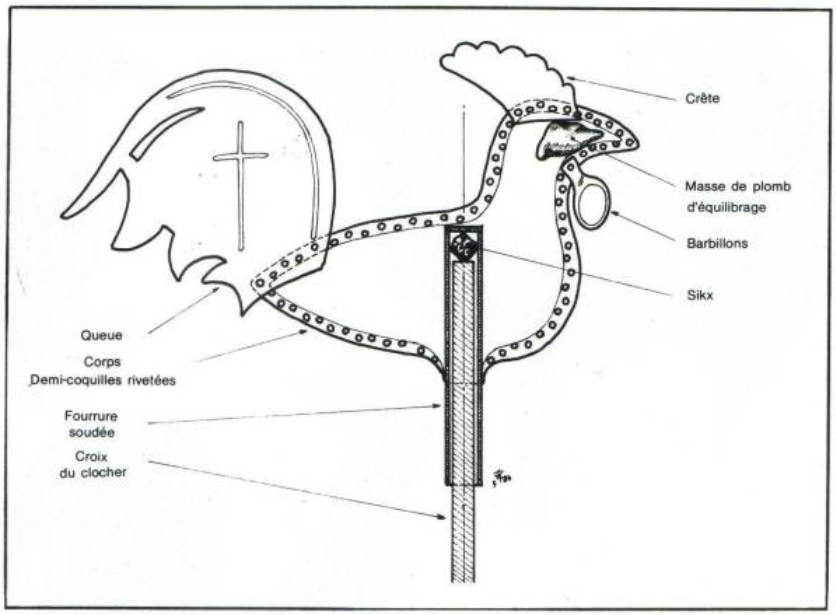
1. Dierrey-Saint-Pierre (10) réfectionné en 1969 et 1975, descendu en 1980, incription **1686.**
2. Cussangy (10) (Ph. J. Daunay).
3. Creney (10) (Ph. J. Daunay).
4. Rouilly-Sacey (10), inscription **1707.I.CHAT.TT**
5. Unienville (10), inscription **CHARLES 1841**
6. Pont-sur-Seine (10) (Ph. J. Daunay)
7. Saint-Jean-de-Bonneval (10)
8. Marcilly-le-Hayer (10), refectionné en 1845 et 1894, descendu en 1971
9. Fontaine-les-Grès (10) (Ph. J. Daunay)
10. Vailly (10), descendu en 1979
11. Courceroy (10), débris d'un coq en fer daté de 1950
12. Rumilly-lés-Vaudes (10), fabrication fin XVIIIe, descendu en 1984
13. Avon-la-Pèze (10), descendu en 1979
14. Charny-le-Bachot (10), descendu en 1974
15. Montsuzain (10), descendu en 1975, inscription **1844 LOUIS BAS.TE**
16. Villette-sur-Aube (10)
17. Villechetif (10), refectionné en 1867 et 1927, descendu en 1972
18. Saint-Phal (10), descendu en 1972, inscription **JEAN-BAPTISTE...**
19. Loches-sur-Ource (10), réfectionné en 1854, descendu en 1980.

bronze. Ce qui, dans le temps apparaît moins fiable que le vieux « truc » des anciens.

Tous ces coqs sont en cuivre embouti et soudés à franc-bord. Des essais d'utilisation du zinc furent tentés mais les résultats démontrent qu'il ne résiste qu'un temps relativement bref, environ cinquante ans, aux agents atmosphériques, d'autant que l'humidité stagne dans les replis du plumage.

L'intérêt majeur des coqs industriels réside surtout dans le fait qu'ils sont prévus pour être équipés d'un paratonnerre, chose qui, et pour cause, n'existait pas autrefois. Mais ce système existe sur les coqs « faits mains » des artisans d'aujourd'hui.

On peut regretter que les industriels ne se soient pas inspirés du style « design » des coqs du XVIIIe pour établir leurs matrices. Ils auraient pu également faire appel à des artistes contemporains. Le produit fini eut été plus fonctionnel, moins banal et plus durable du fait de la pureté de ses lignes et, incontestablement plus esthétique.



Les artisans

Un coq de clocher, dans des conditions normales, peut durer plus de 300 ans. Celui de l'église de Dierrey-Saint-Pierre (Aube) est daté de 1686. Descendu en 1976, il est encore dans un état très acceptable. On conçoit donc qu'il ne dut jamais y avoir de métier de « coquier ». L'artisan n'aurait pas pu survivre, à moins d'avoir le monopole de fabrication pour l'Europe ! Encore que son avenir eut été fort incertain. Par qui furent donc fabriqués tous ces représentants du soleil sur la terre ? Peut-être, parfois, par un chaudronnier local ou par un serrurier, mais bien plus certainement par le maître-couvreur.

A voir les couvreurs se promener aussi aisément sur les toits pour y poser des tuiles, on ne peut concevoir la complexité de leur ouvrage. Il leur est nécessaire de posséder des notions de charpente pour dresser les pannes et les solives, de menuiserie pour placer les voliges, les lattes, les essentes et de maçonnerie pour réaliser les solins. Ils sont fréquemment couvreur-ardoisier et zingueur-plombier. C'est dire qu'ils savent battre et façonner les métaux tendres. En conséquence, ils disposent du tour de main et de l'outillage nécessaire et suffisant pour emboutir un coq. Cet outillage est d'ailleurs fort réduit. Un marteau à rétreindre, un postillon, un maillet et un marteau rivoir, une cisaille à découper, une autre à chantourner et un nécessaire de soudure suffisent à réaliser l'œuvre.

Ces compagnons réalisaient, en métal, zinc, plomb et cuivre, les épis, les crêtes, les couronnements, tous les éléments décoratifs de couverture. Tous travaux qui posaient des problèmes de réalisation bien plus complexes que la fabrication d'un coq. Ils confectionnaient également les girouettes ordinaires. Mais nous avons pu constater que, à quelques exceptions près, les propriétaires ne faisaient pas poser de coq sur leur demeure. Ils y préféraient des scènes de la vie courante ou des enseignes de leur profession.

Naissance d'un coq

Monsieur Maurice Renard de Creney, dans l'Aube, a succédé à son père, lui-même descendant d'une lignée de couvreurs-zingueurs. Il dirige aujourd'hui l'entreprise de couverture S.A.R.L. Robert Renard, spécialisée dans la réfection des toitures et clochers d'églises. A ses débuts, *Le Maurice,* comme l'appellent les habitants du village, ne confectionnait pas de coq. Il se contentait de les « retaper » ou plus simplement les remplaçait par des produits de l'industrie.

Amoureux de son métier, il eut l'occasion de faire deux constatations qui le navrèrent. D'une part les coqs industriels n'avaient pas la résistance de leurs ancêtres, d'autre part, ceux qu'il déposait finissaient lamentablement dans le grenier ou le débarras d'une mairie ou d'une cure.

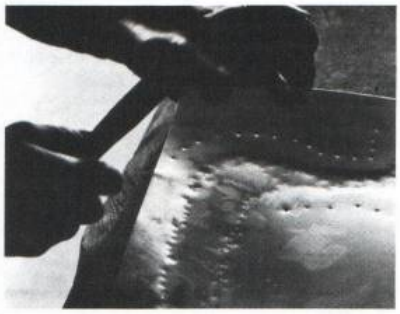
Guidé par l'expérience de son père qui avait la réputation d'être un ouvrier habile (mais « *pas facile à traire* »), il entreprit de reprendre la fabrication des coqs artisanaux traditionnels. Il s'avéra rapidement que l'opération était loin d'être d'une rentabilité exceptionnelle ! Mais elle lui permit de satisfaire à la fois son désir de recréer des éléments durables et celui de sauvegarder les vieux coqs en les collectionnant. (25)

C'est avec lui que nous allons suivre la naissance, bruyante, d'un oiseau de cuivre.

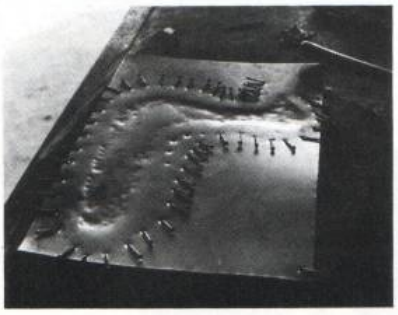
La feuille de cuivre de 12/10e d'épaisseur est coupée selon deux rectangles de 40 × 50 cm.

Chaque rectangle est placé sur une matrice en chêne qui donnera respectivement

un flanc droit et un flanc gauche. Le futur coq est silhouetté au marteau.



La plaque de cuivre est clouée sur la matrice pour la rendre solidaire.



On commence l'emboutissage en frappant sur le pourtour de la matrice. Ceci déterminera avec précision l'emplacement de la demi-coquille sur l'empreinte.

On continue l'emboutissage, avec le gros marteau, en « descendant » des bord vers le centre pour allonger le métal et lui faire épouser l'empreinte sans réduire l'épaisseur de la partie centrale de la feuille de cuivre.

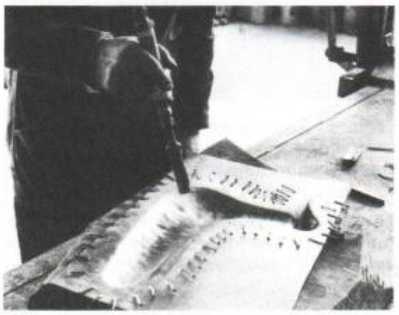
Avec le marteau moyen puis le petit, on « creuse » la tête, le bec et le cou, mais, cette fois, en partant du centre de chaque élément.

On opère selon le même procédé pour « défoncer » le corps de l'oiseau. C'est-à-dire que l'on frappe désormais du centre vers l'extérieur. Cette double action, des bords vers le centre puis du centre vers les bords permet d'étirer le cuivre de façon régulière et de garder une épaisseur constante à la coquille.

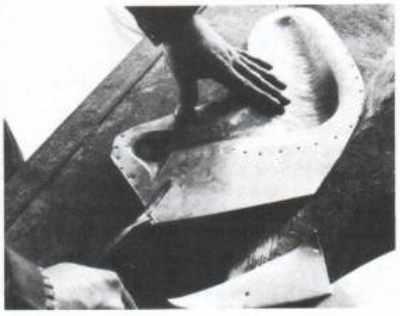
L'ensemble des opérations d'emboutissage d'un demi-coq s'étend sur 5 à 6 heures car l'action doit être conduite sans interruption, avec beaucoup de doigté. Il suffit d'un coup de marteau mal ajusté pour que le métal se fende, détruisant le travail.

L'artisan « sent » les réactions du cuivre et réagit en conséquence.

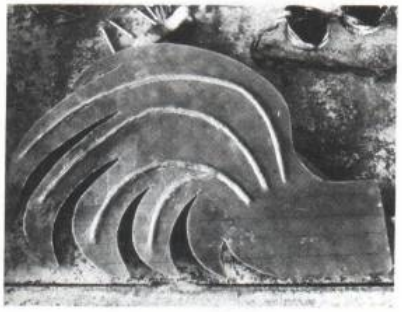
Lorsque l'on arrive à l'instant critique où le cuivre presque entièrement embouti, doit être encore battu, on peut lui appliquer, à l'endroit voulu, une chauffe discrète à l'aide d'un chalumeau, afin de le rendre plus ductile.



L'emboutissage terminé, l'ensemble est décloué et la forme est découpée à la cisaille à chantourner en gardant une « couture » d'environ 1 cm.



Il faut ensuite découper et former les attributs du coq. La queue est découpée à la cisaille à partir d'un patron reporté puis on la raidit par des nervures effectuées au marteau à retreindre sur une bigorne à suages.



On y ajoute le dessin d'une croix, si le prêtre l'a demandé et l'indication de naissance de l'oiseau, date, nom de l'artisan, et toutes mentions que l'on juge utiles.

La crête est découpée également au patron puis les barbillons découpés sont galbés en « goutte d'eau » sur un tas en plomb.

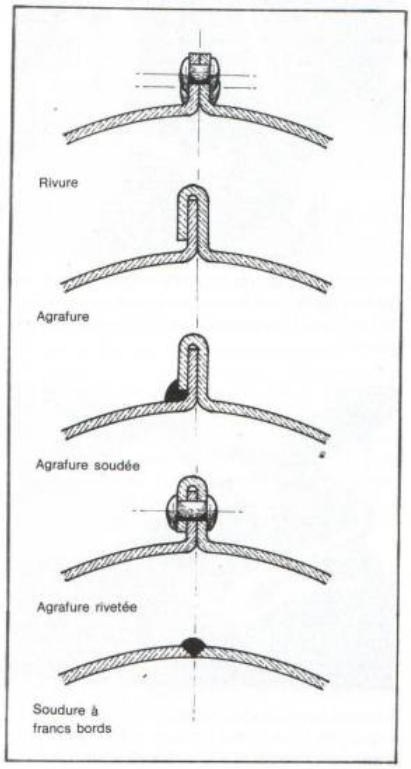
Avant assemblage, à l'aide d'un « postillon » à panne plate, on frappe sur le pourtour des demi-coquilles du corps afin de bien marquer l'angle du rebord.

Pour assembler les éléments on peut utiliser différents procédés :

Par agrafure : L'une des coquille est découpée avec une bordure d'environ 5 mm tandis que l'autre en porte une de 10 mm. A l'aide de la pince à border on replie la grande bordure sur la petite à la façon d'une « couture rabattue » puis on parfait la liaison des deux corps en resserrant l'agrafe au marteau.

Par rivure : Les deux bords étant découpés également à environ 10 mm, on pose des rivets, en quinconce, tous les 10 à 15

mm. Chaque rivet aura un diamètre de 2 à 4 mm selon le choix de l'artisan.



Par soudure : On ne laisse qu'un bourrelet au découpage et les éléments sont unis, aujourd'hui par une brasure à l'argent, autrefois par une soudure à l'étain.

On peut combiner l'agrafure avec la soudure ou l'agrafure avec la rivure. Dans tous les cas, à l'emplacement de la queue, de la crête et des barbillons, on ne peut faire d'agrafe. Il faut ou souder ou riveter.

La fourrure qui donnera l'axe est tirée d'un tube cuivre dont les dimensions varient en fonction de celles de la croix du clocher. Elle peut avoir un diamètre de 18/20 mm ou de 35/37 mm pour une longueur de 30 à

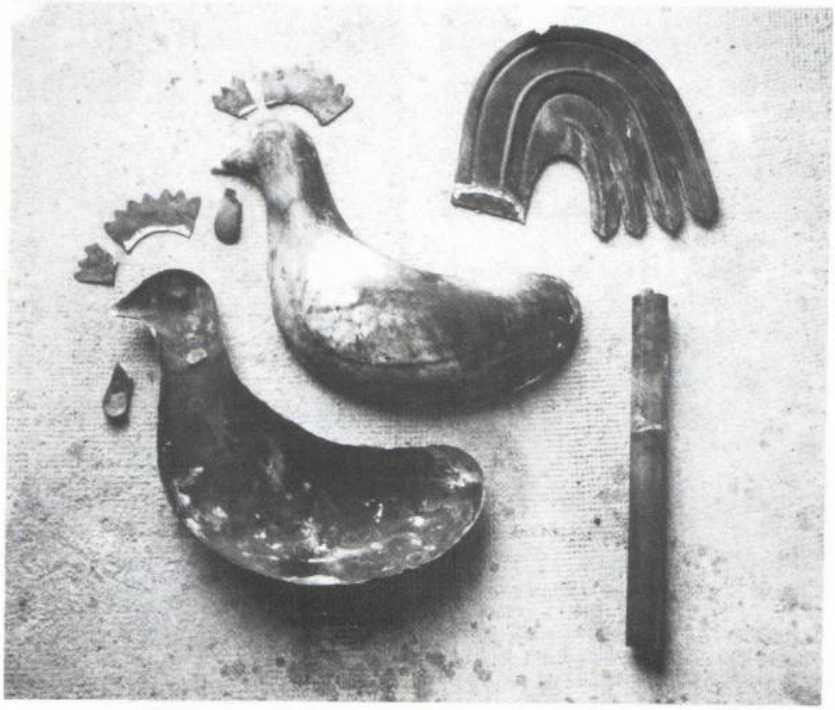
37 cm. Son extrémité supérieure est fermée par une rondelle de cuivre soudée. Elle est introduite verticalement dans le coq et soudée à la base du corps.

S'agissant d'une girouette, le coq doit être équilibré. Pour effectuer cette opération on suspend l'oiseau par une ficelle tenue dans l'axe de son tube de rotation. On corrige sa position en versant environ la valeur de 100 à 150 g de plomb fondu dans son œil.

On associe trop fréquemment artisanat traditionnel et routine. Maurice Renard prouve le contraire. Il a déjà fait sculpter deux formes de matrices en chêne, la seconde ayant permi de réaliser des coqs plus esthétiques et plus aérodynamiques que la précédente. Il vient aujourd'hui de faire couler un jeu d'empreintes en fonte par la Fonderie de Champagne. Son expérience lui a en effet permi de constater que le galbe des coqs devait être plus ample et le bois, même dur, ne permet pas de réaliser des formes profondes car il s'émousse sous les coups répétés. Enfin, cette dernière technique lui permettra d'utiliser des feuilles de cuivre rouge de 2 mm d'épaisseur assurant ainsi une longévité accrue à ses coqs de clocher.

Ancienne matrice d'emboutissage en chêne de M. Renard (Ph. J. Daunay)

Un coq en pièces détachées, celui de Loches-sur-Ource

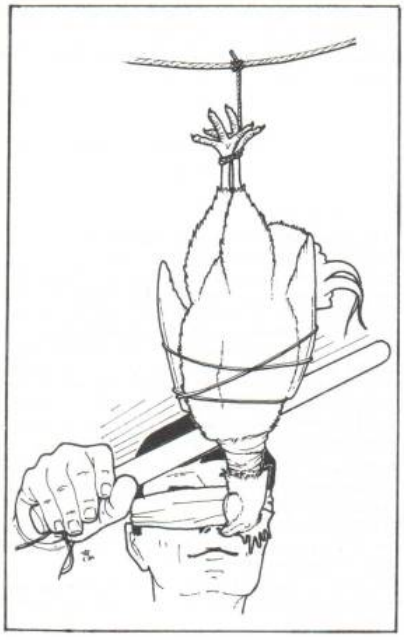


Le tir du coq du clocher

Ce « jeu » explique les multitudes de perforations qui participent à la détérioration des coqs de clocher. De nos jours, cette façon de faire serait, à juste tite, qualifiée de vandalisme. A la fin du XIXe et, semble-t-il, plus particulièrement dans la première moitié du XXe, les jeunes chasseurs avaient pris l'habitude d'étrenner leur fusil neuf en envoyant une volée de plombs au coq de l'église pour le faire tourner. Heureusement cette pratique qui, il faut le préciser, semble avoir disparu, n'était pas systématique. Durant les deux dernières guerres, les coqs ont également été la cible des militaires de toutes nationalités, en mal de coups de feu. On a même vu dit-on, un pilote de chasse tenter de faire « sauter » un coq en volant « au ras des paquerettes » au-dessus d'une église ! Des coqs ont été aussi parfois perforés par erreur (?) au cours de salves nuptiales tirées à la sortie des mariés, par des jeunes qui décochaient une cartouche à plombs au lieu d'une cartouche à blanc !

Le tir au coq

Ce jeu, semblable au tir à l'oie (26) existait encore avant la dernière guerre à Trannes. Il se pratique encore à l'occasion du 14 juillet dans quelques villages de l'Aube. A Trannes le volatile, préalablement saigné, était attaché par les pattes à une corde tendue en travers de la route au carrefour



de Brienne-Eclance. En d'autres lieux, il est suspendu à une potence. Son corps est ficelé de façon que les ailes ne pendent pas et parfois enveloppé de toiles pour éviter les meurtrissures. Tous les hommes participent à ce jeu.

Le but de départ est situé à une vingtaine de pas de la victime. Le joueur a les yeux bandés. On l'arme d'un bâton qu'on lie, par précaution, à son poignet. On le fait tournoyer sur lui-même pour qu'il perde le sens de l'orientation. Au signal il se dirige dans ce qu'il pense être la bonne direction. Un tambour battant en permanence couvre la voix des spectateurs qui tenteraient de fournir des indications. Le concurrent, trompé dans sa marche, se dirige parfois sur la foule qui s'écarte alors vivement pour éviter les risques d'une bastonnade. Il se peut aussi qu'il aille droit à l'abreuvoir communal et on attend le « plouf » en retenant les rires !

Lorsqu'il suppose être arrivé à destination, il frappe à la volée. Si ses calculs sont justes, il frappe la volaille de plein fouet et lui arrache quelquefois la tête. L'heureux gagnant emporte alors son trophée sanglant sous les applaudissements de la foule.

Pour que le coup soit valable, le joueur ne doit jamais toucher préalablement le coq, ni de la main, ni de la tête, ni du bâton. Si cela arrive, même par hasard, le tireur est éliminé. Bien souvent après avoir effectué un magnifique moulinet, le concurrent n'a frappé que le vide, soit qu'il s'est égaré loin de la cible, soit — cela se produit — qu'elle pende à quelques centimètres de ses oreilles ! Le meneur de jeu débarrasse alors le malheureux tireur de son bandeau et de son bâton et le jeu reprend avec un autre volontaire.

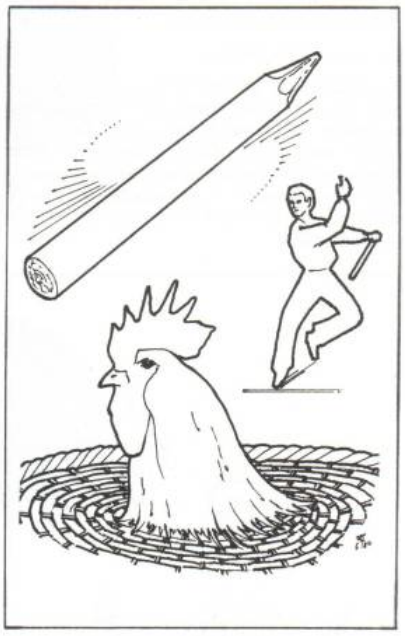
Ce tir au coq se pratiquait aussi au 14 Juillet à Amance.

L'arochage du coq

Connu dans la région d'Arcis jusqu'au début de ce siècle, ce jeu est aujourd'hui disparu. Il est peut être plus ancien que le précédent.

A Ramerupt, en 1353, le maître d'école était tenu de fournir un coq à ses jeunes élèves pour procurer le plaisir de l'abattre au bâton (27).

Pour ce jeu, le coq est, soit suspendu comme précédemment, soit lié et enfermé dans un panier percé de sorte que la tête et le cou en dépassent. Anciennement l'oiseau était gardé vivant. Le tireur se place à 15 ou 18 pas. Il doit abattre la tête de l'oiseau en projetant le bâton à la volée. Ce bâton, d'environ 50 cm de longueur et



d'un diamètre approximatif de 5 à 6 cm, est appelé **quinet.** Il est parfois épointé à un bout. C'est cette partie qui est tenue en main. On assure qu'autrefois il était une arme de jet des « vilains » mais, nous n'en avons pas trouvé mention dans les écrits. Par contre ce quinet servait aux braconniers à « fusiller » des lapins et aux enfants pour abattre des fruits ou plus simplement démontrer leur adresse. Plus petit et épointé aux deux extrémités, ils l'utilisaient pour jouer au **bisquinet.** Il est possible que le nom de quinet soit dérivé de l'ancien français du XIIe *eschiner,* rompre l'échine, lui-même issu du francique *skina,* os de la jambe. Le terme **arocher** que Lhuillier, dans son *Glossaire de la région d'Arcis,* définit comme *jeter des bâtons sur une volaille (...) pour l'abattre,* est l'ancien *arochier* du XIIe, lancer des projectiles, assaillir, dérivé de *rochier,* lapider.

La course à la poule

Cette course se pratiquait lors des mariages, dans les régions de Troyes, Arcis et Piney (28). Autrefois, l'après-midi du lendemain du mariage, les invités se mettaient en quête d'une poule. La première volaille aperçue dans les rues du village, toute la noce se précipitait sur elle. La poule affolée s'enfuyait à grand bruit d'ailes, tandis que la meute hurlante des gens de noce se bousculait en la poursuivant à

travers tout le pays, jusque dans les champs. Le gagnant était évidemment celui qui réussissait à l'attraper. Ce rapt était admis et servait à alimenter le repas du soir. Après la dernière guerre, la coutume devint plus « familiale » et la poule était lâchée par les parents des mariés au lieu d'être chipée aux voisins.

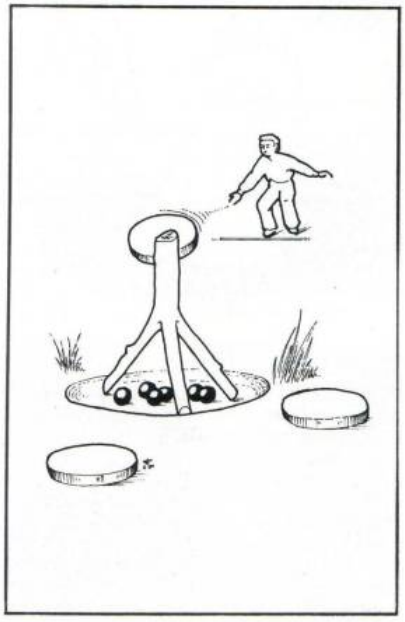
Le cochlet de vendange

Nous rappelons ici ce jeu dont nous avons fait mention précédemment. Lors du repas de fin de vendanges, les vignerons, notamment dans le sud de l'Aube et dans la Marne, offraient à boire du vin nouveau à un coq. Lorsque l'oiseau était complètement **darne,** on le relachait et ses exploits involontaires amusaient les vendangeurs.

Nous n'avons jamais eu toutefois à connaître de personnes ayant vécu cette pratique. Les informateurs disent que **ça se fsait**, sans précision d'époque.

Le jeu de la galine

A Estissac, les enfants ont joué à la galine jusqu'en 1915. Ils fabriquaient eux-mêmes la **galine** ou **poule** et les palets de jet. La poule était faite d'une fourche à trois branches, une **bique,** ayant les dimensions d'un lance-pierres. Les palets de plomb étaient coulés dans des couvercles de boîte-à-cirage.



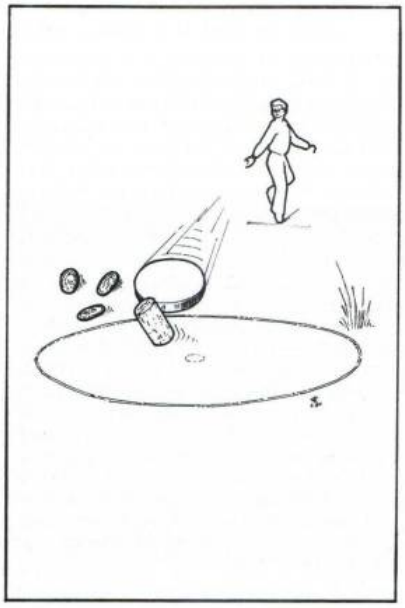
La galine était placée dans un trou creusé dans le sol. Son diamètre était légèrement supérieur à l'écartement des fourches. Dans ce nid on plaçait l'enjeu, un sou, une bille par joueur et on disposait la galine pardessus. A dix pas environ on traçait la ligne de tir d'où chaque joueur, à tour de rôle, lançait son palet sur la galine.

Si le palet, mal lancé, se perdait sur l'aire de jeu sans rien toucher, le joueur passait son tour. Si la poule et le palet retombaient hors du nid, le tireur gagnait les mises que les pieds de la poule avaient chassées sous le choc. Si la poule était projetée mais que le palet tombe dans le nid soit directement, soit après avoir roulé sur le sol et sans sortir d'enjeu, le joueur doublait la mise. L'heureux coup consistait à **faire sauter la galine.** Le palet, la poule et toutes les mises se retrouvaient hors du nid (29).

La galine au bouchon

Peu avant 1900, les domestiques de culture passaient quelquefois tout l'après-midi du dimanche à jouer à cette galine sur la place du village de Vougrey (Aube).

Ici, la galine était un bouchon de liège, de préférence neuf pour qu'il ait un meilleur aplomb. Les palets étaient en plomb, coulés dans des anneaux de 5 à 6 cm de diamètre et battus au marteau. Sur une aire relativement plane, on traçait un cercle de 20 à 30 cm de diamètre. Au centre on plaçait la galine. Les joueurs déposaient chacun un sou de bronze sur ce bouchon et se retiraient sur la ligne de jeu située à

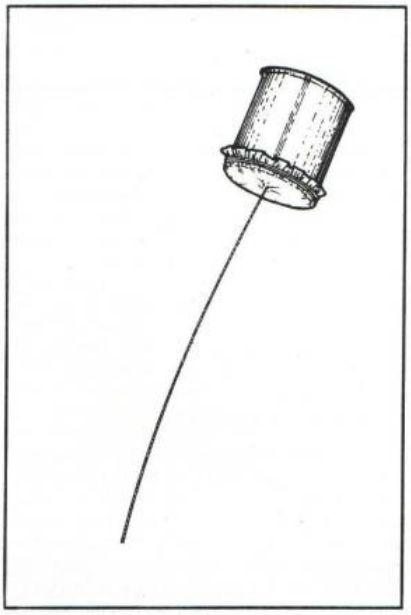


environ dix pas. Il fallait lancer le palet de sorte qu'il projette la galine et le maximum de pièces hors du cercle. Tout ce qui tombait ou roulait à l'extérieur devenait propriété du tireur. Ce qui restait à l'intérieur était replacé sur le bouchon et le jeu reprenait (30).

Le coq ou la poule à musique

Ce jouet musical se vend encore actuellement sur les marchés. Les enfants le fabriquaient eux-mêmes avec une boîte de conserve vide ou un cylindre de carton auxquels ils adaptaient un morceau de vessie de cochon. Au centre de la vessie on perce un petit trou. On noue un petit morceau de bois, un bout d'allumette, à l'extrémité d'une corde à fouet ou d'une ficelle à rôti, longue d'environ 60 cm. On glisse cette ficelle dans le trou de la vessie jusqu'à ce que l'allumette se bloque sur la peau. On fait un contre-nœud pour que l'ensemble reste solidaire. On place la peau sur l'orifice de la boîte-à-conserve, ficelle à l'extérieur. On la tend et on la serre par une ligature. Lorsque l'on utilise un tube de carton au lieu d'une boîte, il faut également fermer l'autre orifice de façon à réaliser une « caisse » de résonnance.

Pour jouer, on mouille le pouce et l'index d'une main et on tire par saccades sur la ficelle en laissant glisser les doigts. La boîte est évidemment tenue de l'autre main. Le grincement produit est amplifié et peut être modulé de manière à imiter le chant du coq ou le gloussement de la poule.



Devinettes

J'ai une couronne et je ne suis pas roi
J'ai des éperons et je ne suis pas cavalier
J'ai plusieurs femmes et ne suis pas marié
Qui suis-je ?

Réponse, bien sûr, le coq.

Si cette devinette s'adresse aux enfants, il en est d'autres que les grandes personnes se réservent et que nous avons entendues maintes fois à l'occasion des cérémonies de coq de clocher.

Pourquoi les coqs de clocher
N'ont-ils pas de pattes ?

Parce que là où les curés sont passés, il ny a plus rien à gratter !

Pourquoi les coqs de clocher ont-ils
Le bec ouvert et la tête dressée vers le ciel ?

Parce qu'ils remercient le bon dieu de ne pas avoir mis de culotte aux poules !

Pourquoi le bec du coq est-il
Toujours face au vent ?

Parce qu'il a une belle queue et que c'est toujours la queue qui fait tourner la tête !

(à suivre) Gilbert Roy.

(1) Ce sont, paraît-il, les Romains qui auraient inventé le chapon en castrant de jeunes coqs.

(2) Nous avons déjà démontré que le « E mouillé » précédait la forme moderne à propos du seau (R.F.C. nº 62, octobre 1978, les puits). Suivant la prononciation latine et germanique, toutes les lettres d'un mot se prononçaient anciennement. Ainsi devait-on dire *cocarde-a-o* puis par contraction *cocardé-o*, qui devint, par facilité de langage *cocardio* avant de donner notre moderne *cocardo* qui continue de s'écrire *cocardeau.*

(3) R.F.C. nº 20, février 1969, Le jeu de l'arc et R.F.C. nº 64, mars 1979, Les archers.

(4) R.F.C. nº 17, mai 1968, Jeux de garçons.

(5) **Coquette** et son diminutif redoublé ont la même origine comparative.

(6) Conté par Mme Marie Noizet. Paru dans la Revue des Traditions populaires, 1891 et R.F.C. nº 47, avril 1975, Il était une fois...

(7) Conté par Mme Morin. Paru dans la Revue des Traditions populaires, 1891 et R.F.C. nº 47, avril 1975, Il était une fois...

(8) Recueilli par J. Daunay à Chalette (Aube) le 17 oct. 1966 auprès de Mme Pernot alors âgée de 78 ans, qui le tenait de sa mère, laquelle le tenait déjà de sa mère. Paru dans le R.F.C. n° 13, mai 1967, Contes et histoires et R.F.C. n° 47, avril 1975, Il était une fois...

(9) Jésus n'étant pas un latin parlait sans doute l'hébreux ou un dialecte voisin. S'il avait lui-même prononcé cette phrase il aurait dû pratiquer le jeu de mots à partir de *Kepha*, rocher. Cela n'aurait fait rire personne car, même si Pierre pouvait être aussi Simon, « *Celui-qui-écoute-et-obéit* » se dit *Shimëon* en hébreux.

(10) Légende de Saint Maclou, Arch. dép. de l'Aube. Paru dans Guide de l'Aube mystérieure, J. Durand.

(11) Ms. Sté Académique de l'Aube, Monographie de Bayel, Victor Brunet, 1912. Paru dans Guide de l'Aube mystérieuse, J. Durand.

(12) Au cas où un abonné lorrain lirait ce texte, je précise que je ne crois pas un traître mot de cette histoire, surtout s'il m'invite à sa table...

(13) Histoire communale de Géraudot, Ed. Bernot. Paru dans Guide de l'Aube mystérieuse, J. Durand.

(14) In Vie syndicale de l'Union des Chambres syndicales de couverture-plomberie de France, étude de Mlle Albert, n° 31, septembre 1979.

(15) Dictionnaire des symboles, Ed. Lafont.

(16) Les songes et les présages, G. Dugaston, Ed. Albin Michel.

(17) Les oiseaux messagers des dieux, Christine Dequerlor, Ed. Albin Michel.

(18) Le latin *paganus, pagus* a donné le double sens païen et paysan en français alors qu'en champenois, le paysan est un **pecot, pecnot,** du latin *pecus*, bétail.

(19) Quid 1984, Ed. Robert Lafont.

(20) R.F.C. n° 64, mars 1979, les archers.

(21) Armorial historique de l'Aube, Louis Le Clert, 1912.

(22) Libération-Champagne et Est-Eclair, quotidiens de l'Aube.

(23) Cette définition des « styles » n'est tirée qu'à partir des exemplaires que nous avons examinés. Nous pouvons avoir été influencé par des coïncidences fortuites. Ce chapitre peut donc être tout à fait erroné car seule une étude nationale pourrait permettre des conclusions irréfutables.

(24) Il semblerait que les Gaulois romanisés du VIe siècle avaient accepté la vision latine du soleil-masculin et de la lune-féminine, en contradiction avec les anciens rites celtes ou la lune était masculin et le soleil féminin car « cette » astre donne la vie.

(25) Ce petit musée privé du coq de clocher de Champagne est ouvert au public sur demande. Il se trouve à l'adresse suivante : 8, rue du Moulin - Creney près Troyes 10150 Pont-Sainte-Marie.

(26) R.F.C. n° 24, mars 1970, le tir à l'oie.

(27) L'écolier dans le folklore champenois, abbé Durand, in Almanach du Courrier, 1961.

(28) Traditionnalisme des fiançailles et du mariage en Champagne, André Beury, in Almanach de l'Indépendant de l'Aube, 1952.

(29) M. Bazin, Estissac, paru dans R.F.C. n° 17, mai 1968, jeux de garçons.

(30) M. Maurice Hugot, Vougrey, paru dans R.F.C. n° 17, mai 1968, jeux de garçons.

— Sauf mention particulière, croquis et photographie de Gilbert Roy.

Bibliographie complémentaire

— Les noms des fleurs, Gaston Bonnier, Ed. Orlhac, Paris.

— L'herbier de la Champagne et de la Lorraine, André Dhôtel, Tchou, 1974.

— Dictionnaire éthymologique, Dauzat, Dubois et Mitterand, Ed. Larousse, 1964.

— Dictionnaire des racines, R. Grandsaignes d'Hauterive, Ed. Larousse, 1948.

— Dictionnaire de l'ancien français, A. J. Graimas, Ed. Larousse, 1968.

— Dictionnaire latin-français, H. Gœlzer, Lib. Garnier, Paris, 1928.

— Petit Larousse illustré, Ed. Larousse, 1978.

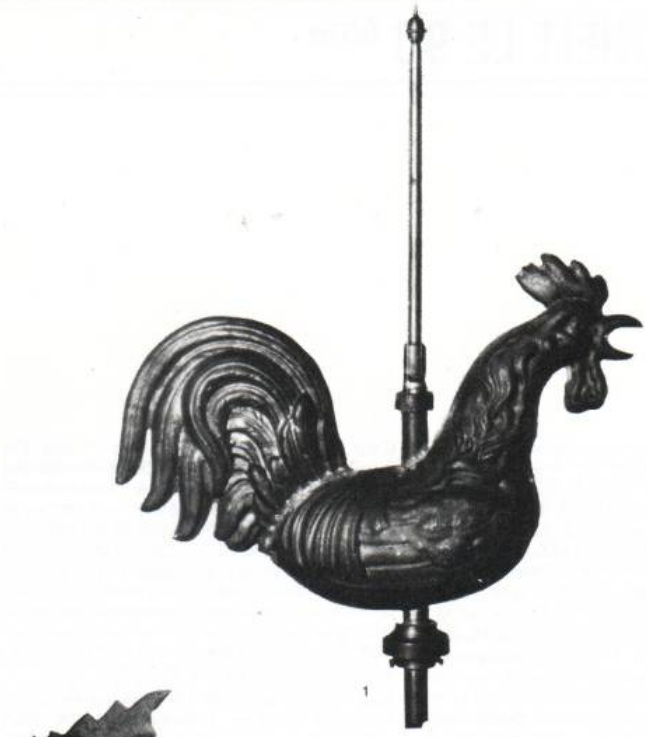
— Nobiliaire de Champagne et de Brie, Ed. de Sancey (Reprint).

— Caractéristique des Saints dans l'art populaire, Père Ch. Cahier, Ed. de Sancey (Reprint).

— Dictionnaire des noms et prénoms, Ed. Larousse 1980.

— Le blason des armoiries, Hierosme de Bara, 1581, Ed. J. de Bonnot, 1975 (Reprint).

— Le christianisme celtique et ses survivances populaires, J. Markale, Ed. Imago, 1983.



1

2

3

4

1. Coq industriel en cuivre rouge, équipé d'un paratonnerre et monté sur roulements en bronze, 1983.

2. Coq industriel en zinc daté de 1930, provenant de Laines-aux-Bois (10).

3. Coq industriel en zinc, 1930 environ.

4. Coq industriel en cuivre rouge avec pattes et posé sur une boule, provenant de Sommeval (10) (Ph. J. Daunay).

BEL EN CHEIT LE 90 ème

Jean Puissant, Inspecteur au Service départemental de la Jeunesse et des Sports de l'Aube, avait créé en 1956 la SOCIÉTÉ DES AMATEURS D'ARCHÉOLOGIE ET DE FOLKLORE AUBOIS. Pour l'été 1958 paraissait le numéro 1 de la REVUE DU FOLKLORE DE L'AUBE, dont le gérant était Simon Louis.

M. Roger Lecotté, secrétaire général de la Fédération folklorique d'Ile de France et M. Georges Henri Rivière, conservateur du Musée national des Arts et Traditions populaires auxquels ce bulletin avait été adressé, avaient eu la gentillesse de transmettre chacun une longue lettre où ils s'efforçaient de donner quelques précieux conseils — que nous avons tenté de suivre par la suite.

Ce premier numéro avait été tiré à 2000 exemplaires. Bel exemple d'optimisme qui ne fut pas tellement récompensé car il fallut deux ans pour n'en « vendre » que 800 !

Pourtant le nº 2 vit le jour en 1960. Tiré seulement à 1000, il eut lui aussi, quelques difficultés financières.

Puis le temps passe. Jean Puissant, Simon Louis, sont appelés à poursuivre leurs fonctions dans les départements d'Outre-Mer et la trop neuve société de folklore auboise s'éteint doucement dans les locaux de l'ancien Evêché de Troyes...

Ce n'est qu'en 1964 que le hasard fait que nous nous rencontrons avec Jean Daunay, successeur de Simon Louis au service de la Jeunesse et des Sports. D'un commun accord nous décidons de relancer la Revue du Folklore de l'Aube et la S.A.A.F.A. Comme nous ne sommes pas écrasés sous le poids des membres de l'association, nous partageons les tâches. Jean Daunay prend en charge l'administration et la... « trésorerie », Gilbert Roy, la recherche ethnologique et la réalisation technique de la revue. Et c'est parti !

En novembre 1964, c'est le nº 3. La formule de la revue thématique est lancée. A l'époque, on édite sous forme de fiches encartées dans une couverture. Nous pensions que cette présentation serait pratique pour les enseignants qui pourraient ainsi classer les fiches selon leurs besoins pédagogiques.

Notre « marketing » du moment ne devait pas être très affiné. Très vite nous dûmes constater que peu d'enseignants utilisaient nos fiches. Par contre nos quelques abonnés de cette période héroïque se plaignaient amèrement de recevoir régulièrement les 8 ou 10 fiches sur les genoux dès qu'ils tentaient de lire la revue !

Notre idée avait fait long feu...

En novembre 1965, le nº 7 reprit une allure de bulletin classique. Les 16 pages sont agraffées dans une couverture en couché blanc. C'est déjà — presque — du luxe ! Il faut dire qu'en ce temps on jouait l'économie et que les illustrations étaient presque systématiquement dessinées pour éviter les frais de photogravure. Le premier bulletin qui « abusa » de la photo fut le nº 10 d'août 1966. Songez qu'il y avait là onze photographies noir et blanc dont huit détourées !! C'est aussi le premier bulletin dont les pages furent numérotées. Et oui, que voulez-vous, on ne peut penser à tout ! Jusque là on pouvait « sauter » une page sans que personne n'y voit rien...

En cette même année 1966, le bulletin nº 11 se lance dans la couleur. Non, ne vous méprenez pas, il ne s'agit pas de quadrichromie. Simplement pour donner un peu de gaieté et d'originalité à la Revue du Folklore de l'Aube, nous reprenons une mode qui fit fureur dans les années 20. Tout est imprimé en sépia. Conjointement nous illustrons de photos et de gravures anciennes. Ça vous donne un cachet, quasiment plus vrai que l'original !?...

En novembre 1967, le nº 15 apparaît en bleu intense. C'est à cette époque que le terme archéologie est définitivement supprimé. La S.A.A.F.A. est, désormais, devenue la SOCIÉTÉ DES AMATEURS ET ANIMATEURS DE FOLKLORE DE L'AUBE.

Octobre 1968, le nº 19 est imprimé en vert américain. C'est beau quand c'est profond. Mais les clichés sont parfois un peu trop doux ou bien l'offsetiste a laissé partir un peu trop d'eau, alors là, pauvre de nous, la reproduction ressemble davantage à une plaque de vert-degris qu'à un document... Bref, c'est l'année où naît le sigle de la SAAFA. Vous savez, ce petit dessin, ce « logo », que vous remarquez systématiquement sur la couverture.

Le nº 23 de novembre 1969 marque un tournant dans notre histoire. La maquette de la couverture est totalement repensée. Imprimée sur du « Grené delf », c'est la mode, elle comporte une photographie « grand » format ! Le tout en coloris brun Van Dick, on ne se refuse rien... Le titre a été légèrement modifié et le graphisme modernisé. C'est vrai qu'anciennement on notait REVUE du Folklore de l'Aube et que désormais on titre FOLKLORE DE L'AUBE. Et alors ? Ça s'voit pas qu' c'est un' revue ?!...

Avec le nº 27, en janvier 1971, on repart dans le bleu intense. On prend les abonnements en année civile au lieu de l'année scolaire et on cesse de balayer dans notre cour. En 12 années la société a pris de l'ampleur. Nous avons maintenant des enquêtes, des lecteurs, des abonnés, des amis, dans toute la Province. Alors, adieu la saafa, et vive la S.A.F.A.C., la SOCIÉTÉ DES AMATEURS DE FOLKLORE ET ARTS CHAMPENOIS et sa nouvelle édition FOLKLORE DE CHAMPAGNE.

A partir du nº 31 de janvier 1972, on baigne dans le violet. Là, il y a un petit incident de parcours. L'Administration nous fait remarquer que nous sommes « hors-la loi » car le titre de la revue est en caractères plus petits que ceux de l'article principal. Pan ! sur les doigts. Vite, on fait l'inversion désirée et le nº 32 est correct. Pardon Msieur ! on savait pas...

Mais à force d'en voir de toutes les couleurs, le nº 36 de janvier 1973 reparaîtra en noir (et avec un carré blanc !) et il en sera ainsi jusqu'au nº 45.

En janvier 1975, avec le nº 46, nouvelle refonte. La couverture et la présentation intérieure sont revues. Le graphisme FOLKLORE DE CHAMPAGNE est plus ample et la photo de couverture est « pleine page ».

Déjà se pose le problème du format de la revue. Nous éditons en 16 × 24 cm. Ce sous-multiple correspondait bien aux anciens formats d'imprimerie. Mais cette industrie est en pleine évolution. Après l'apparition du procédé offset, voici que désormais le format dit européen vient concurrencer les vieilles mesures en pouces. Les jolis noms de « Jésus », « Raisin », « Grand Aigle », s'évanouissent devant les nouvelles appellations techniques « A/2 », « A/0 »... Les machines suivent. Cela devient vite un luxe d'imprimer trop petit dans du trop grand en laissant le massicot expédier les marges aux déchets... En 1978, il s'en faut d'un rien pour que nous prenions pour standard le demi-format A/4, mais non, on continue comme avant...

Le nº 68 de janvier 1980 eut, pour la première fois, une couverture en quadrichromie. Ah ! Cette photo couleur ! Depuis des années on en parlait ! Faut-i ? Faut-i pas ? Et puis en ce janvier 1980, notre imprimeur avait une sélection quadri toute prête qui lui avait servi à l'édition d'un calendrier et, heureux hasard, elle « collait » avec le thème de notre édition. Et comme un bonheur ne va pas sans l'autre, il nous a donné les typons. On a quand même payé l'impression mais, tout de même, merci, Monsieur l'Imprimeur ! Ce jour-là vous nous avez fait un fameux cadeau qui nous a permis de progresser jusqu'au nº 89.

Aujourd'hui vous avez en mais le nº 90 de décembre 1984. Il est au format européen. Il a une quadrichromie en couverture. Il a de la « pub ». C'est une nouvelle série. Notre souhait est de pouvoir aller encore plus loin dans l'amélioration de la qualité. Peut-être, un jour, aurons-nous une revue « tout-en-couleurs » ? Pour cela il nous faut beaucoup d'abonnés, beaucoup de lecteurs, des tas d'amis et des annonceurs qui nous accordent leur confiance.

Est-ce un rêve ? Peut-être. Mais, ce serait tellement bien de partager, tous ensemble, notre rêve...

Gilbert Roy.

Au lavoir - RFC n° 89

Le Conseil municipal de Rumilly-lés-Vaudes (Aube), dans sa séance du 21 août 1887, décide « *que le système d'installation des planches de battoirs indépendantes l'une de d'autre et se mouvant isolément sera remplacé par un système présenté par M. Thuillier le 11 août dernier et qui consiste en un grand chassis rectangulaire sur lequel chassis seront fixées les planches des battoirs et qui sera élevé ou abaissé suivant le niveau des eaux, par une forte vis à vérin, le tout en fer.* »

En réalité, le chassis en question pouvait être manœuvré à l'aide de deux vis, tenues à chaque extrémité du bassin par deux forts étriers en bois.

Enfin le brabant vint - RFC n° 88

M. Louvrier d'Arc-en-Barrois (Hte Marne) nous offre quelques commentaires. « *Par mon Retour-à-la-Terre, sans avoir appris à tenir une charrue attelée, j'ai dû me servir de brabants montés sur motoculteurs. Aux dépends de ma santé lombaire, j'ai, peu à peu, découvert tous les organes composant une charrue et leur réglage. La lecture de « La Charrue » m'a remis en mémoire mes premiers lombagos et ma découverte que la terre est généreuse, quoiqu'on en dise.*

Le sep sert aussi à équilibrer, stabiliser la charrue au labour. Beaucoup de bricoleurs, ignorant ce détail, ont eu des déboires en installant une charrue de récupération derrière un motoculteur, voire un petit tracteur.

De par la loi, il est interdit d'abandonner une charrue encore munie de son coutre. Tout passant peut le démonter pour s'en armer, loi toujours valable.

Le versoir en bois : j'ai vu au travail le maréchal de Sarcicourt (Hte Marne). Certains arbres ont le fil du bois torsadé. Jadis les armateurs les recherchaient. Il en existe une classification avec le vocabulaire. Il me semble que certaines charrues à tracteur, dans des régions particulières, avaient, il y a peu, des versoirs en bois.

La clé de charrue : le grand-père de la jeune femme qui assiste M. Vautrin, de Brienne (Aube), ce grand-père, M. Cornuaud, m'a appris que l'ouvrier laboureur devait, pour se faire engager, sortir de sa poche une clé de réglage de brabant.

Bien sûr, les charrues sont devenues peu à peu totalement en fer, mais, certaines jamais complètement. Ainsi le maréchal Peilley de Villiers-le-Sec (Hte Marne) a toujours monté un âge en bois, plus élastique, jusqu'à sa dernière, destinée au Bassigny.

Les photos de M. Peuchot de Semoine (Aube) ont remis en mémoire à ma belle-mère, native de ce village, bien des souvenirs. **Peuchot** *signifierait « gros orteil ».*

Les croix

Suite à notre demande parue dans RFC n° 84, nous avons déjà reçu des dossiers de Trancault-le-Repos, Bourdenay, Bercenay-le-Hayer, Ossey-les-Trois-Maisons, Lantages, Polisot, Saint-Benoist-sur-Vannes, Poligny, Villy-en-Trodes, Briel-sur-Barse, Fralignes, Chauffour-les-Bailly, Marolles-les-Bailly. Ceux de Troissy et de Courtisols nous sont promis. D'autres encore nous parviendront mais, si vous hésitez sur la manière de répondre, reportez-vous à la page 70 de la revue n° 86, vous verrez combien il peut être facile de réaliser une petite enquête locale sur ce sujet.

Un louchet de drainage

Pour s'en être servi, MM. Crenillier, Lagarenne et Bègue ont bien reconnu l'outil présenté en page 31 de la RFC 88. De largeur réduite, cette bêche permettait de creuser des tranchées étroites ayant une ou deux largeurs d'outil, quelquefois trois. Le fer a la forme d'une gouttière de façon à ce que la terre ne s'échappe pas par les côtés au moment du relevage. La pièce mobile est un appui-pied, ce qui se conçoit vu la section du louchet. Quant à sa mobilité elle permet à l'ouvrier de travailler tant du pied droit que du pied gauche et ceci dans la position qui lui apparaît la plus convenable. Le manche (inexistant sur le document) était très court, à peine un mètre et obligeait à travailler courbé.

Avant de placer bout à bout les drains de terre cuite qui devaient canaliser l'eau du sous-sol, on lissait le fond de la tranchée avec une pelle étroite à manche coudé et on contrôlait la pente en versant un peu d'eau.

Moulins à vent à Villy-le-Maréchal

De M. R. Penard : *L'Aube fut riche en moulins à vent. Il y en avait notamment un à Villy-le-Maréchal au lieu dit « La Pièce du Moulin ». Rien de bien original. Cependant, il semble intéressant de préciser que les parements nord de notre église portent des marques — seraient-ce des marques de compagnonnage ? — représentant un moulin à vent à divers degrés de sa construction : sortes d'échelles qui pourraient être la représentation de l'escalier d'accès, ailes seules, puis moulin terminé, enfin figuré aussi sur ce qui pourrait être le pivot permettant son orientation selon le vent.*

N.D.L.R. : Nous avons entrepris, depuis plusieurs années, un relevé systématique des graffitis qui couvrent les murs d'églises sur une large bande de l'Aube et de la Marne. Il reste cependant beaucoup à faire. Nous en avons déduit quelques principes. Ainsi il est exact que le graffito « Moulin » est préférentiellement sur la face nord. Par contre, il nous paraît hasardeux — dans l'état de nos recherches — d'y voir une marque compagnonnique. C'est vrai que les compagnons « marquaient » leurs passages mais les signes qu'ils utilisaient (dans la mesure où nous pouvons les reconnaître) étaient suffisamment « anodins » pour ne pas attirer le regard. Mais alors ? QUI prenait la peine de graver, souvent avec grand soin, ces signes ?...

Expositions

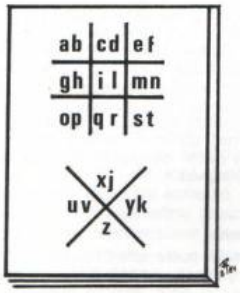
Cette année, notre ami Chaussin de Landreville (Aube) organisait une fête 1900 les samedi 25 et dimanche 26 août. Malgré quelques passages pluvieux, plus de 3000 visiteurs vinrent se réjouir des attractions proposées. Pour l'occasion la Safac avait monté une exposition sur le jouet de 1900 à 1930. Soldats de plomb ou de carton découpé, jouets mécaniques, billes, toupies et jouets champêtres permirent aux nombreux visiteurs de se remémorer quelques bons souvenirs d'enfance dont ils nous firent profiter.

Du 13 au 15 juillet, nos amis du Musée agricole de la « Bertauge » à Lépine, près de Chalons-sur-Marne, ont accueilli notre exposition sur les chemises de femmes. Une trentaine de pièces retraçaient l'évolution de ce sous-vêtement du XVIIIe siècle à 1930. Si les chemises en chanvre grossier laissèrent nos visiteuses perplexes, les chemises en lin et en madrapolan finement brodées firent nombre d'envieuses...

Ferme jouet en « carton bouilli » 1930 (Coll. G. Roy)

Les hiéroglyphes de Ste-Anne

Dans RFC 88, page 31, nous avions reproduit quatre signes qui se trouvent, inscrits dans un triangle, sur un tableau de la chapelle Sainte-Anne du Tremblay. MM. Roger Lecotté, Michel Bessières, René Edeline et le docteur Jean Bouillat sont unanimes pour reconnaître là des signes de l'alphabet maçonnique. Malheureusement; comme nous le fait remarquer M. Lecotté, cet alphabet peut offrir plusieurs résolutions. Selon le *Manuel maçonnique ou Tuileur des divers rites de la maçonnerie pratiquée en France* (1830) par Vuillaume, on peut traduire **L.M.L.M.** ou, selon le système ancien **C.N.C.N.** Selon *Histoire générale de la Franc-Maçonnerie* (1851) de E. Rebold, on trouve **A.B.A.B.** en système allemand et **M.N.M.N.** en système anglais. Enfin selon *La symbolique maçonnique* de Jules Boucher on obtient **O.P.O.P.** Quant au sens de ce message mystérieux..? à vous de l'interpréter !



NDLR. Clé de l'alphabet des Trois Grades Symboliques, extrait des Cérémonies et Rituels de la Maçonnerie Symbolique du Rite Ancien et Primitif de Memphis-Misraïm, avec autorisation du convent de 1969 (Payot Ed.).

Un Nippon chez les Fous

Dans RFC n° 80, page 79, un fac-similé d'un article paru dans un journal de Tokyo relatait la Fête des Fous à Troyes (Aube). Le seul ennui venait de ce que le texte était en japonais ! Et nous avons eu la surprise, agréable, de recevoir deux traductions intégrales, l'une de Mme Charlotte von Verschener, communiquée par Mme Simone Fourgous, l'autre de M. Manabu Nishioka, comuniquée par Mme Marie-Thérèse Brouillet-Lambert.

C'était un samedi après-midi, éclairé par le soleil du début de l'été. Au centre de la France, à Troyes, ville du département de l'Aube, des gens déguisés se pressent dans le jardin devant la cathédrale. Dans les rues, on maquille les parents et leurs enfants, pour 5 F (160 yens). De petits groupes s'en vont en musique par les rues bordées d'immeubles du XVIe ou XVIIe siècle. La fête vient de commencer. Au moyen-âge, en Europe, ce jour-là, les gens déguisés en rois ou en évêques se distrayaient de leur vie quotidienne. Les faibles se déguisaient en forts : c'était leur critique du pouvoir. L'interdiction de ces fêtes par les rois au XVIIe provoqua leur disparition. Mais, depuis 9 ans, les jeunes de Troyes les font renaître. Monsieur Jean-Paul Audoce, 35 ans, un des organisateurs, qui travaille à la bibliothèque municipale nous a dit : « Troyes est devenue une ville touristique, les fêtes y sont banalisées. Nous avons voulu une fête populaire de qualité, nous avons choisi la farce. Avec la farce, on se retrouve ». Mais les gens se soucient peu de l'origine ou de la signification de la farce. Ils se réjouissent des rôles inversés. Mlle Dominique Collart, 28 ans, qui nous a conduits, a murmuré : « Ils font la fête par besoin de relation humaine, n'est-ce-pas ? ». Au moyen-âge, les déguisements du peuple mettaient à nu la vanité du pouvoir en arrachant son masque. Et maintenant que font les Européens contre la vanité des temps ? (voir article dans « Europ now »).

Taro Kawajima, auteur - Minoru Hiraï, photographe.

Nous avons choisi la traduction de M. Nishioka. La forme y est quelquefois légèrement différente de la traduction de Mme von Verschner. Le fond et l'esprit restent les mêmes. Grand merci à eux pour s'être penchés sur notre petit casse-tête.

Le niglo baladeur

Dans RFC n° 87, M. Chartier s'étonnait que le hérisson soit nommé **niglo** dans la région de Clerey-Montceaux (Aube). MM. J.Cl. Etienne et Jacques de la Garde précisaient, dans RFC n° 89, que ce terme, sous la forme **niglou** était incontestablement d'origine gitane. Voilà deux petits « entre-filets » qui, a priori, ne sont que de simples échanges d'informations. A priori seulement car il nous semble, au contraire, que M. Chartier a levé, là, un « gibier » remarquablement intéressant. En effet, si ce terme d'origine gitane a pénétré le langage vernaculaire de certains villages et y est demeuré, cela sous-entend qu'il y eut, à un moment donné, des contacts privilégiés entre les habitants du lieu et ceux que l'on nommait des « camps-volants ». Ces contacts peuvent avoir eu une origine commerciale : forge, dinanderie, étamage, vannerie, commerce des chevaux, etc... Ou bien le lieu pouvait être une station obligée du nomadisme ? Il serait donc extrêmement intéressant de recenser tous les villages où le signifiant niglo est bien connu.

M. André Lévèque, chargé d'Enseignement à l'Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis nous a, fort aimablement, fait parvenir une étude éthymologique de ce terme. Nous l'en remercions vivement et nous la transcrivons in extenso :

Il paraît probable qu'il faille rattacher le terme **niglou** *à l'ancien haut-allemand* **igil**. *Les parlers allemands actuels, sauf le bas-allemand utilisent une variante de l'allemand officiel* **der Igel**.

Faute d'ouvrage de référence suffisants sous la main, je vous propose de soulever les problèmes suivants :

La terminaison en **-ou** *: en l'absence de l'usage du diminutif alémanique* **-le** *(Souabe),* **-li** *(Suisse), ou* **-el** *(Alsace) qui ne semble pas être attesté pour ce terme (on aurait :* **des Igele***), il me paraît que le meilleur apparentement phonétique doive se faire avec le bavarois* **Igl**, *où le* **l** *est un peu rétroflexe, ce qui lui donne une coloration sonore.*

Le **n-** *initial : les mots germaniques d'Allemagne à initiale vocalique commencent par un « coup de glotte », c'est-à-dire une attaque dure qui constitue une véritable consonne. En cas d'emprunt, il est plus facile d'imaginer que cette attaque soit conservée sous la forme d'un hiatus. Il est possible néanmoins que ce* **n-** *provienne d'une mécoupure sous l'influence d'un article roman* **un-** *dans ce dernier cas, le terme serait d'abord passé sous une forme proche de* **Igel** *en roman. Seulement après la modification se serait produite.*

Sous réserve de documentation nouvelle, la meilleure hypothèse serait le tyrolien du sud de la ville de Graz, **Nig(e)l** *qui réunit le* **l** *rétroflexe sonore et le* **n-**. *Il faudrait toutefois s'interroger sur ce* **n-** *: vient-il du tyrolien (forme de bavarois) par suite de mécoupure avec l'article* **ein** *(qui se dit* **a** *dans cette région), ou est-ce une influence ou une réintroduction d'une forme venant de l'Italie du Nord ?*

Le trajet de ce terme, dans cette dernière hypothèse, se serait effectué par la vallée du Pô et c'est sans doute vers les parlers gitans qu'il convient de se tourner. Les lexiques des parlers de Frioule, de Lombardie ou du Piémontais apporteraient peut-être la solution si le terme est issu de l'un de ces trois parlers. S'il s'agit d'une langue secrète, d'un jargon professionnel ou d'une langue nomade — et c'est sans doute cela, sinon pour le début, du moins pour la plus grande partie du trajet — les lexiques traditionnels ne feront apparaître que peu de chose. Voir les « savoyards », marchands ambulants, etc, et ceux qui fréquentent les foires de Champagne.

Pour nos amis qui hésiteraient sur les termes de linguistique, précisons que le **l** est rétroflexe simplement parce qu'il a joué à « saute-mouton » avec le **e** qui le précédait. Ainsi EL est devenu LE. D'autre part la mécoupure est une mauvaise coupure entre le mot et la liaison du mot qui le précédait. C'est l'histoire du candidat aux élections qui dit, dans son discours « Je suis ému ! » et tous ses supporters de crier « Vive Zému ! »...

M. R. Penard nous aide, de son côté, à résoudre le problème « épineux » des hérissons « Nez-de-chien » et « Nez-de-cochon ». M. Etienne avait raison, il n'y a qu'une espèce de hérissons en France. A. Chataigneau, qui fait autorité en la matière, est de cet avis. L'espèce est *Erinaceus europaeus*. La différence de morphologie est essentiellement liée à un phénomène nutritionnel.

De novembre à février le hérisson s'engourdit, entre en semi-hibernation et ne vit pratiquement que sur « sa graisse ». Au début du printemps, le pauvre est tout maigrichon (800 à 900 g) et présente un visage en « nez-de-chien ».

De mars à octobre, il s'empiffre joyeusement d'insectes, limaces, escargots, vers de terre, grenouilles, fruits, baies, auxquels il ajoute parfois œufs, couleuvres et charognes. Il prend du poids (1000 à 1440 g), devient grassouillet et joufflu à souhait. C'est un « nez-de-cochon ». Pour son malheur, il est devenu un met délicat pour les Manouches et les « hommes des bois » qui ignorent que l'espèce est protégée...

Tous les automobilistes qui partent au petit matin ont pu, comme nous, constater qu'il y a parfois de véritables hécatombes de niglo sur les routes. Les malheureux circulent en vitesse limitée et sans gyrophare !... Mais, et ceux que l'on trouve, parfois, écrabouillés sur les bas-côtés ? Ne seraient-ils pas les victimes de ceux qui s'entraînent à l'auto-chasse-aux-lapins ?...

Chemise de nuit, début XXe, Wassy (52), référence n° 89 de la R.F.C. n° 85

Femmes en chemise - RFC n° 85

Cette revue paraît avoir vivement intéressé plusieurs de nos lecteurs, tant hommes que femmes. Pour nous remercier, ils nous ont adressé des pièces tirées de leur grenier. Ainsi, M. Louvrier nous a fait parvenir 24 chemises de Villiers-le-Sec (Hte Marne), un autre ami nous a fourni 16 sous-vêtements de Ramerupt (Aube) et 12 de Trannes (Aube), Mme Yardin de Sauvage (Marne) nous a offert un cochot en indienne des années 1850, un tablier semoir, quelques chemises d'homme et 2 paires de galoches absolument neuves ! D'autres encore nous ont demandé de venir faire un tour dans leurs « vieux chiffons ». Merci à tous car, plus nous pourrons accumuler de documents, plus nous pourrons vous offrir des revues intéressantes.

DISQUES

Cette nouvelle rubrique s'efforcera de faire connaître les disques de musique instrumentale, chants, contes, collectages traditionnels. Nous ne pouvons évidemment pas être « branchés » en permanence sur les maisons d'Edition. Il va de soi que si vous avez, vous aussi, repéré des enregistrements intéressants, nous serons ravis de pouvoir les signaler à l'attention de tous.

Vielleux du Bourbonnais. 883030 - WE 341, Editions Hexagone (1979), 19, rue Galilée - 75116 Paris.

Un 33 tours/30 cm de vielles à roue type Jenzat, d'accordéon diato et de cornemuse Grande Bourbonnaise qui va laisser pantois tous nos vielleux champenois. La pochette est bien documentée et la photo de couverture de genre « généalogique » est un clin d'œil d'une drôlerie agréable. Le programme se compose ainsi : Bourrée de Jenzat - Bourrée d'Arthon - La Jeamber, scottish - Pourquoi pas, valse - Les pleurs du cerf - Mon père a trois bateaux - Scottish à Maillochet - Polka du Père Plumet - Trois marches de mariages en Berry - Bourrée croisée du Morvan - Bourrée d'Aumont - Il est bien temps, bourrée - Air norvégien - La Reine d'Angleterre - Marche de Chavenon et sortie de messe d'Uriel - Bourrée de Cusset - Derrière chez nous, bourrée - Valse à Eric.

Nous vous conseillons particulièrement « Pourquoi pas », valse composée par le maître vielleux virtuose Gaston Guillemin que nous avons bien connu avant qu'il ne s'éteigne, en 1966, dans sa 89e année.

Quant aux auteurs de cette remarquable production, voici comment ils se présentent eux-mêmes :

Frédéric Paris : Vielle. Jean-Claude Blanc : Accordéon diatonique et Cornemuse. Tous deux exercent la noble et difficile profession d'instituteurs. Bernard Blanc : Vielle. Fabricant de Cornemuse la plupart du temps. Photos : Mick Baudimant, Eminent cornemuseux berrichon. Réalisation de la pochette : Alain Trebern. Prise de son : Alain Cluzeau. Studio Acousti

Anthologie du Folklore Wallon. Centre d'Action culturelle de la Communauté d'Expression Française. C.A.C.E.F. 12, rue J. Saintraint, 5000 Namur, Belgique. Editions musicales fm, réalisation Claude Flagel et Françoise Lempereur, supervision scientifique Roger Pinon, Conseiller technique Léon Gueuens.

Cette excellente collection anthologique des traditions musicales de Wallonie est essentiellement constituée par des travaux de collectage. Le volume comprend un disque 33 t./30 cm et une pochette explicative. Chaque morceau exécuté y est commenté et les chants sont transcrits en dialecte wallon. La documentation provient du Musée de la vie wallonne et du Commissariat Général du Tourisme.

Fêtes de l'année / janvier à juin. Vol.1 - 1975 - fm 33003

Le disque démarre sur les souhaits des allumeurs de réverbères de Namur. De là nous allons dans la Province de Liège avant de rejoindre le Hainaut avec les carnavals de Binche et de Fosse-la-Ville. La seconde face nous conduit en Luxembourg (La Province, pas le Pays) pour la Semaine Sainte, en Brabant, à Namur, et dans le Hainaut pour la Saint-Pierre.

Nous avons particulièrement retenu les « Tambours de la Sainte-Croix », car ce sont ceux de la Confrérie des Sapeurs de Marbais (Brabant). Or nous entretenons d'excellents rapports avec la Confrérie des Archers de Marbais qui est très liée avec la Compagnie d'Arc Diana-Sport de Bar-sur-Aube (Aube).

Fête de l'année / juillet à décembre. Vol. 2 - 1974 - fm 33004

Voici la fête à Sainte-Anne, dans le Hainaut, des branles et des danses de Liège et de Luxembourg, la « Saint-Fiacre-aux-Artichauts » du Hainau. Pour la Saint-Hubert, une remarquable sonnerie par le Royal Forêt Saint-Hubert, puis de Namur en Brabant, en passant par Liège nous entendons la « Sainte-Barbe », la « Saint Nicolas » et « Bonjoû vwèsène » (bonjour voisine) par la chorale l'Alauda (en champenois aussi l'alaude est une alouette).

Chansons de mariage. Vol. 3 - 1975 - fm 33005

Seize chansons, tirées du répertoire des différentes provinces wallonnes, nous emportent de l'arrivée des mariés avec « Li bia bouquèt » jusqu'à la nuit de noce où l'on chante quelques airs pleins de sous-entendus, comme cette chantefable populaire « J'ai un coucou dans mon panier » ou « le langage des parties du lit » qui est un pastiche de l'ancienne bénédiction du lit conjugal...

Les Airs à danser. Vol. 4 - 1977 - fm 33006

Avec ce disque on part en fanfare sur les Cramignons (sortes de farandoles), les Olivettes de Winenne (comme en Champagne !), la danse des Sept sauts, les Tchiques et les Caracoles. Puis le bal champêtre nous offre le Galop chinois, l'Aeroplane et la Varsovienne.

Un ancien ménétrier, Henri Schmitz, fait chanter son violon avec des Maclottes, Valses, Scottish et Pèt'Marianne. Hélas il disparut brutalement avant d'avoir achevé le disque...

C'est Elisabeth Melchior, 51 ans, qui, avec une maîtrise extrardinaire (Ecoutez la main gauche !) joue de l'accordéon diatonique. Avec son « harmonica », comme on dit en Wallon, elle interprète Maclote, danse des Tchèrous, Mazurka et Scottish.

Enfantines et chansons de jeux. Vol. 5 et 6 - 1979 - fm 33009

Edité à l'occasion de l'Année de l'enfant, ce double album offre 197 comptines, enfantines et chansons de jeux. Cela semble considérable, pourtant, voyez ce qu'en dit Françoise Lempereur *« De janvier à mai 1978, la R.T.B.F., en collaboration avec le C.A.C.E.F., a organisé un concours destiné à recueillir les chansons enfantines de toute la Wallonie. L'enquête a touché toutes les couches sociales et toutes les couches d'âges. La plus jeune chanteuse venait d'avoir 3 ans, la plus âgée, 95. 103 émissions d'un quart d'heure, intitulées « Fa, c'est facile à chanter », ont permis de recueillir 1424 documents — !!!*

Musique mécanique, collection Daniel Linard. DL 702456. Enregistrement Alain Azema, studio « Manoir » à Gumery - 10400 Nogent-sur-Seine.

Ce disque de « Machines à sons... et à sous » est une production locale. Daniel Linard est un collectionneur impénitent d'orgues de barbarie, orgues de danse, orgues de manèges et pianos mécaniques. Il a choisi de nous faire entendre dans cet album un orgue Gasparini 52 touches, et un Florein, un piano mécanique Rossi et un orgue de Barbarie Frati. Ça démarre avec un cliquettis de souris mécaniques et d'un seul coup ça éclate « Trink, trink, Bruderlein trink », valses, mazurka, « Nuits de Chines », java, fox-trot, etc... La musique vous entraîne à la foire. Ça sent presque le pain d'épice et les gauffres chaudes !

Les photos sont de Jean Dehergue, la maquette de Ronnie G. Martin (avec le concours technique de l'atelier compo et du service photogravure de l'Est-Eclair), pressage et pochette AREACEM, gravure Master One avec des textes historiques de Gustave Mathot, Marc Fournier, A. Chaberlot, Fernand Florein et, bien sûr, de Ronnie G. Martin (Un journaliste, faut toujours que ça écrive !...)

LES FLUTEAUX DE WASSY

Jacques Labarre « Les Flûteaux » Route de Pont-Varin - 52130 WASSY.

Wassy, petite bourgade de 3 500 habitants, à l'Est de la Champagne est une commune du Nord de la Haute-Marne, baignée par la Blaise.

Si son vignoble a disparu, sa région, qui fut pendant longtemps la première de France pour l'extraction et l'exploitation du minerais de fer, conserve de nombreuses petites usines de fonderies. Plusieurs de ces unités sont, à l'heure actuelle, spécialisées dans la Fonderie d'art traditionnel. C'est aussi une région de vastes forêts de chênes où l'eau est abondante ; rivière à truites, étangs et lacs sont nombreux.

Le groupe folklorique fut créé à la fin des années 50 comme section de « danses internationales » de la M.J.C. Les responsables s'y succèdent et l'un d'eux oriente le groupe vers la danse champenoise. C'est à cette époque que le nom « **LES FLUTEAUX** » lui est donné.

En 1969, la M.J.C. ne compte plus que quelques sections actives, les effectifs du groupe baissent et il est dissout par ses dirigeants alors qu'il ne reste que 8 membres.

Commence alors pour les rescapés, désireux de poursuivre, une période longue et difficile ; pas de musicien ni de bande magnétique enregistrée, peu de costumes ; il faut retrouver des danseurs, recréer un spectacle.

Malgré les difficultés, le groupe reprend vie et la rencontre avec la SAFAC en 70 va être déterminante. En peu de temps nous apprenons une foule de choses dont la plus importante, sans doute, est que le mot Folklore ne recouvre pas seulement la danse folklorique. L'aide qui nous est donnée nous impose d'un autre côté un travail important, recherche sur le costume ; enquêtes sur les coutumes, les chants ; organisation d'un spectacle...

Une exposition, dans laquelle nous présentons à Wassy plusieurs centaines d'objets traditionnels, nous permet de nous faire connaître sur le plan cantonnal, et surtout de donner confiance aux personnes près desquelles nous enquêtons.

Jusqu'au Festival de Folklore champenois de 1978 à Wassy, le groupe a du mal à se stabiliser. Chaque année des jeunes nous quittent (travail, mariage, service militaire...), d'autres nous rejoignent. Nos musiciens, recrutés avec peine, changent eux aussi d'année en année. Pourtant le groupe progresse, mise au point des costumes, apprentissage de nouvelles danses, contacts nombreux avec les autres groupes à l'occasion des stages.

Après le Festival, les premiers couples mariés arrivent. C'est le début d'une nouvelle période : Création du groupe d'enfants, reprise du Carnaval traditionnel...

Depuis 1980, les effectifs du groupe et ses éléments sont stables (autour de 70 personnes), une quinzaine d'enfants, 14 musiciens et une quarantaine de danseurs adultes. Une des particularités de notre groupe est sans doute qu'il est constitué, pour sa plus grande part, par des ouvriers d'usines de fonderie et de leurs familles complètes (grands parents, parents et enfants dans certains cas).

Voilà, tracées à grands traits, les étapes qui ont marqué la vie de notre groupe. Que nous réserve l'avenir ? Qui peut le dire !

Notre volonté est de poursuivre notre travail avec l'aide et au profit de la SAFAC, dont le double rôle de collectage et de redistribution est essentiel, et sans qui notre groupe, aujourd'hui, ne serait peut-être qu'un souvenir...

LA REVUE DES ARTS
ET TRADITIONS POPULAIRES
DE LA REGION
CHAMPAGNE-ARDENNE
EDITEE PAR
LA SOCIETE
DES AMATEURS
DE FOLKLORE
ET ARTS CHAMPENOIS

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION
Ancienne série au format 16 X 24 cm

NOM _____ Prénom _____

ADRESSE _____

Veuillez trouver ci-joint la somme de _____ que je règle à l'ordre de la **SAFAC**
par ☐ chèque ☐ mandat ☐ CCP

Cochez les numéros désirés — Détachez ce bulletin — Joignez-y votre règlement

- ☐ 2 Revue du Folklore de l'Aube 2 F
- ☐ 29 Val Perdu (Aube) 3 F
- ☐ 31 Costumes de Saint-Dizier Wassy 3 F
- ☐ 43 Saint-Hubert et la rage 4 F
- ☐ 44 Au feu, les pompiers 4 F
- ☐ 45 Centenaires aubois 4 F
- ☒ 46 La Vigne en foule 6 F
- ☐ 47 Il était une fois (conte) 6 F
- ☐ 48 Pressoirs anciens 4 F
- ☐ 50 Poids et mesures de l'Aube au XIXe 5 F
- ☐ 51 Danses enfantines 5 F
- ☐ 52 Cloches et sonneurs 5 F
- ☐ 54 Taques de cheminées (I) 6 F
- ☐ 55 Taques et styles (II) 6 F
- ☐ 56 Le cordier en tilleul 6 F
- ☐ 57 Vieux bal à Celles (danses) 6 F
- ☐ 58 Les empiriques (médecine) 6 F
- ☒ 59 Les roulées de Pâques 6 F
- ☐ 60 Le tonnelier 6 F
- ☐ 61 Le carillonneur 6 F
- ☐ 64 Les archers de Bar-sur-Aube 6 F
- ☐ 65 La foudre dans l'Aube 7 F
- ☐ 66 Le feu du ciel 7 F

(Port en sus 2 F par exemplaire jusqu'au nº 66 inclus)

- ☐ 67 Révolte vignerons barséquanais 1911 10 F
- ☐ 68 La faux 10 F
- ☐ 69 Une ferme à Channes (Aube) 10 F
- ☐ 70 Maisons de Saint-André (Aube) 10 F
- ☐ 71 Deux instituteurs en 1900 (Marne) 12 F
- ☐ 72 Le maréchal-forgeron 12 F
- ☐ 73 Le cochon 12 F
- ☐ 74 Le charron et la roue 12 F
- ☐ 76 Montmort en 1900 (Marne) 20 F
- ☐ 77 Saint-Vincent en Champagne 20 F
- ☐ 78 Révolte marnaise 1911 (II) 15 F
- ☐ 79 Brelleurs et mariniers (Marne - Aube) 15 F
- ☐ 80 Parler de Rumilly (Aube) 15 F
- ☐ 81 Répertoire et Index 12 F
- ☐ 82 Fêtes en Champagne 15 F
- ☐ 83 Labours à Channes (Aube) 12 F
- ☐ 84 La craie à Chepy (Marne) 12 F
- ☐ 85 Femmes en chemise 20 F
- ☐ 86 Habitat rural en Champagne méridionale 22 F
- ☐ 87 Musée de la Maison du vigneron aubois 10 F
- ☐ 88 Nos charrues (Aube) 15 F
- ☐ 89 Lavoirs 15 F

(Franco de port à partir du nº 67)

ATTENTION
NOUVELLE ADRESSE

safac

LES GRANDES CHAPELLES
10170
MERY SUR SEINE

☎ (16 25) 37 51 09

90/84

BULLETIN D'ABONNEMENT

abonnez-vous à la plus belle revue régionale d'arts et traditions populaires !

safac Folklore de Champagne

Veuillez enregistrer mon abonnement pour **6** numéros de la revue FOLKLORE DE CHAMPAGNE à partir de la prochaine parution

☐ **Normal 93 F** ☐ **Soutient 120 F** ☐ **Bienfaiteur 250 F** ☐ **Etranger 135 F**

☐ ci-joint mon règlement à l'ordre de **safac** par ☐ chèque ☐ mandat ☐ CCP

NOM _____ PRÉNOM _____ Profession (Facultatif) _____

ADRESSE _____

_____ VILLE _____

CODE POSTAL _____ BUREAU DISTRIBUTEUR _____

Date et signature _____ 198

DÉTACHEZ CE BULLETIN
JOIGNEZ-Y VOTRE RÈGLEMENT

POSTEZ AUJOURD'HUI MÊME

safac LES GRANDES CHAPELLES
10170 MÉRY SUR SEINE

IMPRIMERIE
NÉMONT
à votre service
tout imprimé
typo/offset

12 rue général de gaulle 10200 bar sur aube téléphone (25) 27 06 27

CARNAVAL SUR LA SELLETTE...

LE BONHOMME A GAGNÉ !

Fait exceptionnel, un carnaval traditionnel champenois est passé réellement en jugement.

Cette affaire intéresse la SAFAC car elle a aidé à la réalisation de cette manifestation de la coutume.

Elle intéressera également tous ceux qui en France, et même en Europe, s'activent au maintient du Carnaval. Il nous apparaît que ce jugement pourrait être appelé à faire jurisprudence car c'est toute la Liberté du Carnaval qui était mise en cause et, par là, la Liberté des peuples à jouir de leurs coutumes.

Nous reproduisons ci-dessous l'article paru dans le quotidien de l'Aube, L'EST-ECLAIR du vendredi 16 novembre 1984 sous la signature de Mme Lise Patelli-Martin. Attendu que ce jugement ne nous intéresse essentiellement que sur le fond, nous n'avons pas jugé bon de préciser les noms des personnes citées.

« Nous, Confrérie du Carnaval de Creney, par la voix de son juge suprême,
Nous, princes des videurs de flacons jusqu'à la dernière goutte,
Dévoreurs des interdits du vendredi,
Dérideurs inlassables des Pisse-Froid et des tristes figures... », etc.

Or donc, ce 25 mars de l'an de grâce 1984, dans le bon village de Creney et sur la place publique, se voyait condamner, selon le rite ancestral, le « triste Sire de Carnaval » en l'occurence nommé Dannfer 1er « empereur de tout et du reste »... lequel avait réussi à fausser compagnie à la joyeuse confrérie depuis une centaine d'année.

En suite de quoi et devant quelque quinze cents représentants du bon peuple, le bonhomme Carnaval fut promené dans la charette d'infâmie avant que d'être brûlé, selon la tradition, dans le déferlement de liesse qui caractérise ce genre de réjouissances, dont le bâtonnier Lemeland n'omettait point de souligner qu'elles sont « **une occasion de défoulement pour la population et un jour de détente où beaucoup des interdits ordinaires sont levés.** »

Malheureusement pour la Confrérie, tout « **dérideur inlassable des Pisse-Froid et des tristes figures** » qu'elle se dit, elle aura, au moins en un cas, suscité plus d'ire que de rires !

A tel point d'ailleurs que cette fois c'était au très sérieux tribunal d'instance d'avoir à se pencher sur des tribulations dignes de Clochemerle et à trancher un différend qui ferait, n'en doutons point, les délices de quelques émules de Rabelais.

S'étant acquitté de sa mission avec tout le sérieux que requiert Noble Dame Justice, le tribunal troyen a cependant prouvé par le rendu de son jugement qu'il savait être aussi du côté des rieurs.

L'affaire s'y prêtait certes et l'histoire n'est pas si fréquente qu'elle mérite bien d'être contée !

Et puis en déboutant le plaignant et en le condamnant aux dépens, c'est en quelque sorte un bel avenir à « Carnaval » que le tribunal vient de souhaiter.

Dans la morosité ambiante, ça n'est déjà pas si mal !

A l'origine donc du procès intenté par F.C. à M.R., le carnaval qui, le 25 mars dernier, refaisait surface à Creney après des années de pudique silence.

Ressuscité par l'association justement appelée « **Carnaval Recherche et Animation de Creney** » plus connue sous son sigle percutant de C.R.A.C., il suscita l'enthousiasme de la population tant au niveau préliminaire de la préparation que le jour même de la grande liesse populaire qui déferla sur Creney en cette mi-carême.

Car, ainsi que l'a expliqué, avec la verve qu'imposait le sujet, le bâtonnier Lemeland, le caranaval de Creney en fut un vrai ! Non simple petit défilé de quelques déguisements fabriqués à la hâte mais bien cette énorme machine dont nos ancêtres avaient fixé les règles pour s'offrir au sein de quarante jours de jeûne et de pénitence, les vingt-quatre heures de folie nécessaire... au suivi de leurs efforts...

Tout y fut donc ce jour-là, la confrérie, les masques (les fous et les animaux), la chienlit (les arlequins et polichinelles qui ridiculisent leurs concitoyens) et bien sûr sa majesté Carnaval, ce mannequin de paille ou de son qui sert d'exutoire aux griefs de la vie quotidienne et dans lequel tout le monde (ou personne) peut se reconnaître.

F.C., lui, s'est reconnu et, s'étant reconnu, se fâcha, jugeant la ressemblance peut flatteuse et les allusions l'accompagnant, diffamatoires.

Il décida donc d'assigner en justice le président du CRAC, M.R. et, par le biais de son avocat, Me Robert Colomès, demanda les dommages et intérêts susceptibles de cautériser cette blessure d'amour propre, s'en remettant pour l'évaluation du préjudice à la compétence du tribunal.

Pour Me Robert Colomès « Carnaval » doit, en effet, n'être rien de plus qu'une « **représentation grotesque d'un personnage imaginaire** ».

Et pour lui, l'effigie de Creney « **avec sa barbe fournie et sa casquette, était parfaitement reconnaissable** ».

En outre « Dannfer » lui semblait l'anagramme évident de F. et chacun des paragraphes du jugement lui paraissait comporter des allusions parfaitement claires à des faits imputés à M. C.

Injures, outrages et diffamation ne faisaient donc, pour lui, aucun doute, d'autant, précisait-il « **qu'il existe une animosité certaine de la part de M. R. à l'égard de M. C. Animosité datant des élections municipales. M. C. a été élu et M. R. n'a pas su s'incliner.** »

UNE CONDAMNATION QUI FERAIT JURISPRUDENCE

Le bâtonnier Lemeland, pour sa part, préféra un mode nettement moins dramatique et après avoir apporté toutes précisions utiles concernant « l'animosité » invoquée par son confrère (M. R. ne s'étant pas présenté aux élections, n'avait pu être supplanté par M. C.) en vint au cœur de l'affaire en faisant l'historique des deux associations dites « rivales » de Creney : « Guillemigelé » et le « CRAC ».

La première fut longtemps animée par M.R. et d'ailleurs M. C. fut sollicité pour y participer. Ce qu'il fit. Point d'ostracisme donc puisque F.C. en devint même le président.

Mais les finalités de l'association (recherche des traditions) semblant à quelques membres détournées au profit d'activités fort différentes, ces derniers préférèrent quitter Guillemigelé pour fonder le CRAC.

Et le bâtonnier Lemeland d'expliquer comment le CRAC décida de recréer le carnaval de l'ancienne tradition, s'informant tant auprès de la MCAM que de la SAFAC, de manière à respecter les règles en matière de costumes, de rites, etc.

D'ailleurs impératif pour obtenir les subventions correspondantes...

« Là encore, M. C. fut convié à participer, mais il refusa... ».

Enfin, avec une verve quelque fois rabelaisienne, un sens de l'à-propos et un humour bon enfant, Me Lemeland refutait point par point les assertions de son confrère.

« Anagramme ? Dannfer Premier est aussi celui de M.R. Et puis n'y a-t-il pas une rue Dannfer à Creney ?
La barbe ? Mon chien en a une lui aussi ! Reconnu F.C. ?
Certains y ont vu le fantaisiste Carlos, d'autres Fidel Castro !
Les allusions du jugement ? Le maire lui-même qui a mis le feu au mannequin, s'était vu visé et en avait bien ri ! ».

Dans ce cas, quels griefs retenir et qui condamner si ce n'est le carnaval lui-même et Me Lemeland d'ajouter :

« Lorsqu'on est un homme public, il faut avoir le sens de l'humour ! »
« Si votre tribunal entrait en condamnation à l'encontre de M. R., c'est la condition même de la tradition de carnaval qui serait condamnée et cela ferait jurisprudence ».

Point de jurisprudence donc puisque le tribunal a débouté M. C. de sa plainte et l'a condamné aux dépens.

M. R. qui avait demandé la somme de 1 000 francs pour procédure abusive, a été débouté également.

Mais d'ores et déjà, le carnaval 85 est bien parti et d'aucuns disent qu'il surpassera en faste et en folie celui de 84.

Oyez bonnes gens et qu'on se le dise !

VIDÉO AU PALAIS

Le tribunal était présidé par Mme Royer.

Afin de mieux juger de l'affaire, le magistrat avait accepté qu'en début d'audience soit visionnée la cassette vidéo filmée lors du carnaval. 40 minutes de projection et une ambiance inhabituelle dans une salle d'audience.

Une belle première dans cette enceinte de justice...

Nous remercions la Direction du quotidien L'EST ECLAIR qui nous a gracieusement autorisé à reproduire cet article.

Creney 1984. Le juge et le bûcher de Carnaval

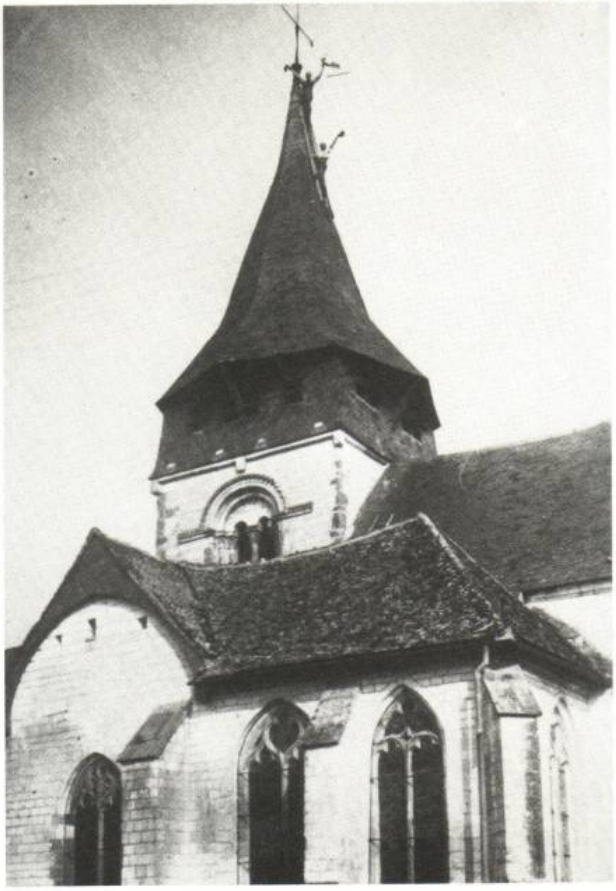
La Pépinière de l'Ozeraie

10150 PONT STE MARIE (Près du garage Fiat)

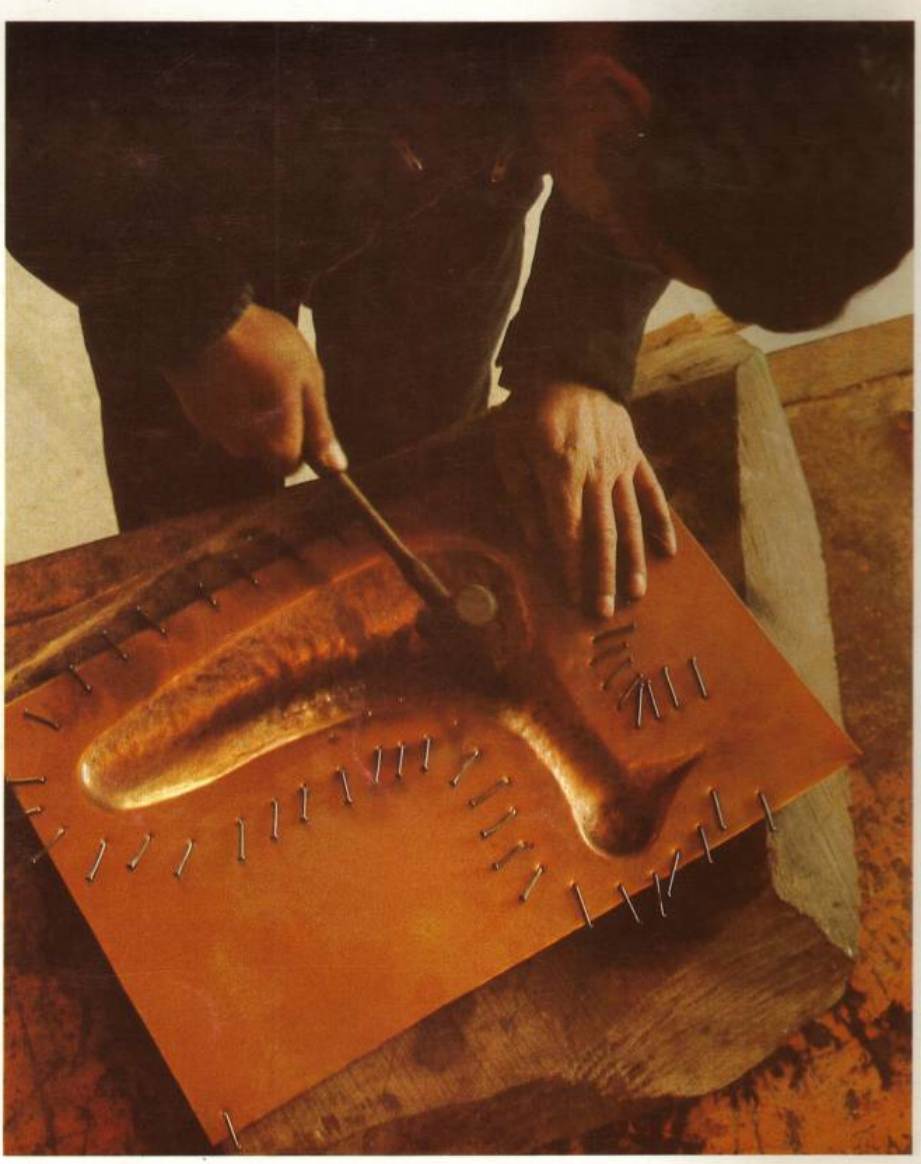
paysage champenois

Richarme Thierry

10150 CHARMONT TÉL. (25) 37.20.80



Ces photos représenteraient la cérémonie de la promenade du coq à Herbisse à une date indéterminée.
Un de nos lecteurs pourra-t-il compléter cette information ?



Imprimerie Némont SA - 10200 Bar-sur-Aube - Dépôt légal 1er trimestre 1985 - Directeur de la publication Gilbert Roy - Commission paritaire n° 53035